Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/soeurlaure02pari

SŒUR Laure.

TOME SECOND.

PARIS,
CHATET, LIBRAIRE,
PLACE DU PALAIS-ROYAL, 243.

1831.

SŒUR
LAURE.

—

TOME II.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD.
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

SOEUR
LAURE.

TOME SECOND.

PARIS.
CHATET, LIBRAIRE,
PLACE DU PALAIS-ROYAL, N° 243.

1831.

SOEUR
LAURE.

Continuation du Récit.

Le récit de mon voyage serait un épisode bien froid dans l'histoire de Laure, et je ne vous en occuperai pas long-temps. Ma vie elle-même compte à peine dans cette longue et triste durée d'années, variée de circonstances et vide de sentimens; car je ne vécus

pendant sept ans que dans le lieu où je n'étais pas. Je visitai l'Europe jusqu'aux bornes de l'ancien monde du côté du midi. Je touchai aux rivages inhospitaliers de l'Afrique : les douces réminiscences de la patrie charmèrent mon séjour au cap de Bonne-Espérance, dans cette colonie encore française de LA PETITE-ROCHELLE, où palpitent des cœurs chrétiens que les séductions de l'hérésie ont égarés, mais que Dieu n'a sans doute pas abandonnés pour toujours. Je dormis sous les pampres parfumés de *Constantia*. Je ravis à la montagne de la Table cette jolie fleur qui n'a

ni feuilles, ni tiges, ni racines apparentes : semblable au bonheur qu'il nous est permis de goûter dans cette vie passagère, elle surprend les sens et la pensée de tous les enchantemens d'une jouissance pure, et si on veut la cueillir, on ne trouve qu'une corolle légère qui se flétrit sous les doigts. Je descendis sur cette grève volcanique qui embrasse d'une ceinture d'ocre et de fer l'île de *l'Ascension*. Je m'égarai à travers ses rochers noirs taillés en obélisques, et dont la blanche sommité est le refuge des oiseaux de mer. A chaque pas que vous faites, ils se lèvent en poussant

des cris plaintifs, et viennent, effrayés par la vue inaccoutumée du voyageur, vous frapper du bout de leurs ailes. Je ne sais rien d'horrible comme cette île, mais on n'y manque ni de vivres, ni d'eau, ni d'abri; et une habitude infaillible y ramène tous les ans des hommes qu'on ne voit qu'un jour, qu'on n'a pas le temps de connaître, qu'on peut servir, qu'on peut secourir, et qu'on peut aimer. J'y rêvai un ermitage, et de toutes les ambitions de ma vie, il n'y en a point que j'aie perdu plus tard et avec plus de regrets. De grands malheurs de navigation me ramenèrent en Europe par des

points bien éloignés de celui de mon départ. Je parcourus bien d'autres mers; je vécus sous bien d'autres climats. Je vous ai déjà dit que je connaissais votre patrie, dont les rians étés n'ont rien à envier aux contrées les plus privilégiées de l'Orient. Je me souviens des steppes verdoyans, des plaines toujours vierges, des éternelles moissons qui embrassent les provinces du Caucase; j'ai foulé les plaines magnifiques de l'élégante Podolie. Nul pays ne me rendit les charmes du mien. Cependant quand j'y revins, j'avais cessé depuis longtemps d'y être rappelé par les

illusions de l'amour. Laure me laissait bien le souvenir du plus adorable des anges, mais je ne conservais pour elle que le sentiment qu'on porte aux célestes créatures, dont elle représentait ici toutes les perfections et toutes les graces. Je la revis avec une joie inexprimable, mais sans trouble, sans craintes amères, et sans vaines espérances. L'affection qui nous unissait ne pouvait plus changer. Cette maison, préparée par ses soins, m'assurait un asile presque inviolable, car les temps n'étaient plus les mêmes, et les états affermis paraissaient aussi calmes que mon cœur. Il ne

me restait à désirer qu'une bonne mort pour consommer une bonne vie devant les hommes et devant le ciel, et pour épargner au long sommeil qui m'attend les tristes rêves d'une mauvaise conscience. J'espère que Dieu ajoutera cette dernière grâce aux grâces dont il m'a comblé.

Les événemens ont peu de variété pour le solitaire. L'histoire du désert est si courte! La vie renfermée dans un petit cercle d'habitudes qui doivent une partie de leur douceur à leur constante uniformité, ne se compose plus de faits, mais d'impressions et de sentimens, et commence à

participer, dans cet état d'indépendance rêveuse, de l'existence qui est promise à l'ame délivrée. L'homme qui a caché ses jours ne les compte plus. Ils se succèdent pour lui tous semblables entre eux comme le jour inaltérable de l'éternité, et quand la fosse s'ouvre au bout de sa carrière monotone, il ne fait que changer de solitude. Vous ne serez donc pas étonnée de me voir rapprocher dans ce récit des époques assez éloignées d'ailleurs, pour ne vous entretenir que des circonstances qui se rapportent à l'objet de votre curiosité, et qui me paraissaient dignes de votre

intérêt. Le reste appartient à l'oubli. C'est une portion de nous-mêmes qui est déjà échue à la mort.

Il y a près de deux ans qu'au retour d'un voyage de peu de durée, entrepris dans l'intention de visiter quelques malades, je trouvai votre appartement occupé par une dame, qui m'avait fait l'honneur d'y chercher un asile en mon absence. Après m'être assuré que toutes mes intentions avaient été soigneusement remplies, et que rien ne manquait à l'accomplissement des devoirs sacrés de l'hospitalité, je m'informai avec empressement des circonstances de

cette aventure, de la situation de cette dame, et du caractère de l'accident, ou de la maladie qui la forçait à s'arrêter dans nos montagnes. J'appris qu'elle était femme d'un riche spéculateur qui avait réalisé depuis peu, aux environs d'Avignon, une fortune considérable acquise dans la manipulation des affaires, et qui paraissait conduit à Vaucluse par le désir de prendre connaissance de quelques unes de ses nombreuses propriétés. Toutes celles de Raymond lui étaient tombées en partage, sans en excepter les murailles en ruines qui couronnent ces crêtes blanches et stériles, sur le

revers desquelles est tracé l'étroit sentier qui vous a ramené de la fontaine. Depuis long-temps abandonnée, la partie du château qui offrait encore quelque apparence d'habitation, ne prêtait dès lors son abri contre les intempéries de l'air qu'aux hiboux et aux chauve-souris. Tout au plus, peut-être, car rien ne m'a fourni l'occasion de vérifier ce soupçon, elle avait reçu quelquefois la visite nocturne d'un malfaiteur ou d'un proscrit; mais le peuple, ingénieux à rattacher les fictions de la mythologie crédule à tous les lieux que les hommes ont délaissés, peuplait ceux-ci d'hôtes en-

core plus mystérieux. C'est de là que prenait son vol le serpent ailé du donjon, quand il allait, à un jour marqué de l'année, se plonger dans le gouffre de la Sorgue, après avoir déposé dans l'endroit le plus inaccessible de ses bords l'escarboucle étincelante qui rayonnait sur son front. C'était dans ces vastes salles et dans ses tours délabrées qu'erraient les ombres exilées des anciens seigneurs qui avaient pressuré leurs vassaux d'impôts injustes, ou qui avaient frustré l'église de ses droits. Maintenant ils venaient demander en gémissant la pitié du pauvre paysan et les prières

du pauvre prêtre. Enfin une tradition qui datait depuis plusieurs siècles, attestait que la mort n'avait jamais frappé un des héritiers légitimes de la noble famille de Raymond, que les ames de ses aïeux n'eussent annoncé à la contrée ce malheureux événement, en menant d'avance le convoi funèbre au dessus des créneaux; et s'il fallait même en croire les plus superstitieux, ce cortége lugubre s'était depuis peu augmenté d'un jeune enfant. C'est dans ce triste séjour que les voyageurs dont je viens de parler avaient été retenus une nuit tout entière par la plus terrible tempête qui, de

mémoire d'homme, eût grondé sur la vallée. Il suffit, il est vrai, pour comprendre leur résolution, d'avoir entendu quelquefois le retentissement formidable d'un violent orage dans les échos de nos rochers et dans les profondeurs de nos cavernes. Aucun courage humain ne supporterait cette impression sans terreur.

L'aube du jour ayant enfin éclairé un ciel moins irrité, M. Galbert, c'est le nom de l'étranger, s'était empressé d'engager sa femme à reprendre le chemin de Vaucluse. Quel avait été son étonnement de n'en pas recevoir

de réponse! A la vérité, il avait été frappé plusieurs fois pendant la nuit de ses sanglots et de ses plaintes; mais, doué de cette froide intrépidité qui brave les émotions vulgaires et qui ne sait pas descendre aux puérilités de la tendresse, il n'avait attribué ces symptômes d'agitation et de douleur qu'au malaise d'une position fâcheuse et au trouble d'un mauvais sommeil. L'état de madame Galbert était beaucoup plus sérieux qu'il ne l'avait imaginé. Soit que les récits extravagans qui circulaient dans la vallée au sujet du vieux château, eussent fortement préoccupé son esprit, et

que l'ouragan épouvantable qui venait de tourmenter la nature, eût prêté à ces rêves d'une imagination délirante de nouveaux prestiges et de nouvelles terreurs ; soit que cette retraite sévère et presque solennelle dans un désert qui semblait porter le sceau de la colère de Dieu, eût rappelé à son cœur des émotions pénibles et des regrets inutiles, elle avait tout-à-fait cédé à son inquiétude et à son effroi. La marche lourde et irrégulière des paysans qui la transportèrent ici sur une litière composée à la hâte de quelques branches entrelacées, et qui multipliait sous son

faible corps des secousses inévitables dans ces chemins difficiles, ne la tira point de son affreuse immobilité. Ce ne fut qu'après avoir reçu de Sœur Laure des secours long-temps impuissans, qu'elle revint enfin à elle-même, ou plutôt au sentiment de l'existence; car elle passa quelques jours sans reprendre le cours de ses idées naturelles. Partagée entre une langueur profonde qui tenait de la stupeur, et des apparitions menaçantes qui lui donnaient le délire, elle croyait quelquefois que tous les fantômes des ruines l'avaient suivie, et leur adressait la parole comme s'ils

avaient été présens ; puis elle retombait dans un morne silence. Cependant le caractère de madame Galbert n'avait pas donné lieu de craindre, à ceux de qui il était connu, que cet état se prolongeât d'une manière indéfinie. Les organisations mobiles et les esprits frivoles subissent facilement tous les genres d'émotion ; mais la première émotion qui succède à celle qui a paru leur laisser l'impression la plus ineffaçable, en détruit aisément la trace légère. Les fortes douleurs elles-mêmes ne se fixent que dans les ames fortes. Il faut plus de puissance morale qu'on ne le croit pour nourrir un

long désespoir ; ce sont les cœurs efféminés qui se consolent. Déjà madame Galbert s'occupait de sa toilette et de ses bijoux : elle prenait plaisir à les étaler aux yeux des gens qui la servaient, et Sœur Laure n'avait continué à lui rendre des soins heureusement superflus, que par un excès de zèle et de précaution qu'elle était bien sûre de me voir approuver. Quant à M. Galbert, aussitôt qu'il avait été plus tranquille sur la santé de sa femme, et moins avide des plaisirs fatigans de la chasse, il s'était rappelé des intérêts pressans que les affections les plus chères font rarement oublier aux

hommes, et surtout aux riches. Il avait quitté Vaucluse.

Madame Galbert, instruite de mon arrivée, ne tarda pas à me faire avertir qu'elle pouvait me recevoir. Un reste de faiblesse ne lui avait pas permis de quitter le lit; mais elle était entièrement vêtue, et la riche élégance de son négligé contrastait si fort avec la simplicité de mon ameublement, que je sentis un secret mouvement de honte en pensant à la manière dont elle avait été reçue. J'essayai gauchement de m'en excuser avec quelques unes de ces formules éternelles, qui prouvent au fond moins de franche bien-

veillance pour les autres, que de sotte vanité, quand elle prit soin de dissiper mon trouble et de me rendre en peu de mots la confiance que j'avais perdue. Je ne sais rien qui mette à son aise un cœur sensible trop vivement ému, comme la rencontre d'un cœur sec qui répond à des sentimens avec des phrases, et qui remplace une effusion d'amitié par un lieu commun de politesse. La reconnaissance de madame Galbert, puisqu'elle voulut bien donner ce nom à ce qu'elle éprouvait alors, s'exprimait en termes si purs, si élevés, si cérémonieusement choisis, qu'une conver-

sation soutenue sur ce ton serait moins propre à donner l'idée d'un échange affectueux de bienveillance et de procédés, que celle d'un concours oratoire. Convaincu de l'impossibilité de fournir le moindre aliment à un pareil entretien, je me contentai de m'incliner profondément en me rapprochant de la porte, et de redoubler ce salut au moment de sortir, en attachant respectueusement mes yeux sur ceux de madame Galbert, que je n'avais pas encore osé regarder. Heureusement, j'avais déjà formé la résolution de ne pas prononcer une seule parole avant de

me retirer ; la surprise dont je fus subitement saisi ne m'en aurait pas laissé la force, et mon émotion était si violente encore quand je me trouvai libre auprès de Sœur Laure, qui attendait que ma visite fût finie pour rentrer dans l'appartement, j'étais si peu maître des idées qui se pressaient dans mon esprit et dans mon cœur, si incapable de m'occuper de leurs conséquences, que volant à ma triste amie, et m'emparant avec force de sa main : « Vous ne savez « pas, lui dis-je, vous ne devine- « riez jamais quelle est cette fem- « me à qui vous venez de prodi- « guer tant de veilles attentives,

« et dont vos soins généreux ont « peut-être sauvé la vie! vous ne « connaissez pas madame Gal- « bert!.. » Dévouement ineffable de charité! « Je la connais, me « répondit Laure avec ce sourire « qui serait celui des anges, si les « anges avaient quelque chose à « regretter; en cherchant l'autre « jour dans son écrin quelques « joyaux dont elle avait envie de se « parer, mon doigt a fait jouer par « mégarde le ressort d'un médail- « lon qui m'a offert en s'ouvrant « l'image trop présente à ma mé- « moire... » Elle rougit et pressa ma main qui n'avait pas quitté la sienne. « Madame Galbert, con-

« tinua-t-elle d'un ton plus assu-
« ré, doit avoir été la femme de
« Raymond... Mais comment se
« fait-il?.. Paix! reprit-elle après
« un moment de silence inquiet...
« N'avez-vous pas entendu? Bon-
« soir, Paul! Elle a peut-être be-
« soin de moi... »

Rien n'était plus fondé que sa conjecture. Je venais de reconnaître en effet, dans madame Galbert, cette beauté séduisante dont les charmes avaient changé le cœur de Raymond et détruit le bonheur de Laure. Le changement de son nom et de son état ne pouvait me surprendre à la suite de ces jours de scandale et

de corruption, où les nœuds les plus sacrés de la nature et de la société avaient été sacrifiés à d'indignes intérêts, où l'alliance de deux ames qui s'unissent pour l'éternité sous les auspices de Dieu, avait fait place au pacte éphémère du vice ou à l'odieux trafic de la cupidité. Je comprenais mieux enfin les redoutables prestiges qui avaient tourmenté son imagination pendant la nuit d'épreuve qu'elle avait passée au château; et leur effet s'expliquait aussi facilement à ma raison que s'il était résulté d'une combinaison ordinaire d'événemens naturels. Ce n'était pas l'aveu de la

crédulité, c'était la conviction du sentiment. Tous ces phénomènes de l'enfer, qu'on croirait inventés pour effrayer les enfans et les femmes, ont une existence réelle dans les consciences malades.

Madame Galbert resta peu de temps à Vaucluse après mon retour. Elle n'en était pas repoussée par des souvenirs fâcheux, car sa mémoire ne conservait rien de ce qu'elle avait cru voir et de ce qu'elle avait souffert; mais les fêtes brillantes de la capitale, les jouissances que procure une fortune immense, l'indépendance d'un mariage aisé qui n'enchaînait ni ses pensées ni ses actions,

embellissaient de loin pour elle le séjour de cette ville où la satiété de ses plaisirs lui avait fait couler tant de jours fastidieux. Quand le moment de son départ fut fixé, elle fit appeler Laure pour lui faire ses adieux, et probablement pour s'acquitter envers elle du prix de ces soins tendres et doux que le cœur seul peut payer. Quoique celui de madame Galbert ne fût pas familier avec ces mystères, un instinct subit lui révéla l'inconvenance de ses offres avant qu'elle les eût poussées jusqu'à l'insulte. Il y a dans l'élévation d'un noble caractère quelque chose qui im-

pose la retenue et le respect, même à ceux qui ne sont pas capables d'en mesurer la hauteur.
« Eh quoi ! dit-elle en mordant « ses lèvres, ne pourrais-je, sans « vous offenser, exiger de votre « amitié qu'elle gardât quelque « faible témoignage de la mienne? « J'ai vu quelquefois vos yeux « s'arrêter sur ce médaillon dont « la bordure est trop simple pour « qu'un présent de si peu de « valeur effarouche votre déli- « catesse : ne me refusez pas le « plaisir de le passer à votre cou.
« — Ce médaillon! s'écria Laure... « Ce médaillon et ce portrait!... « — Quel portrait? demanda ma-

« dame Galbert en poussant brus-
« quement le ressort. En effet,
« continua-t-elle avec une rou-
« geur soudaine, je ne sais quelle
« fatalité se mêle depuis quelque
« temps de tout ce qui m'arrive,
« et comment cette image impor-
« tune peut se reproduire dans
« un bijou dont je me croyais sûre
« de l'avoir chassée. » En achevant ces mots, elle détacha brusquement le portrait et le lança vers le foyer. « Ah! souffrez que
« je le conserve, dit Laure en le
« saisissant; voilà le témoignage
« de vos bontés qui me sera tou-
« jours cher. Le médaillon qui
« l'enfermait en diminuerait le

« prix. — Et quelle valeur pou-
« vez-vous attacher à ce portrait?
« reprit madame Galbert en fixant
« un regard pénétrant sur Laure,
« qui commençait à sentir son im-
« prudence et qui baissait les yeux
« de honte; offrirait-il quelque
« ressemblance? — Oh! oui, Ma-
« dame! les traits d'un ami d'en-
« fance qui m'était bien cher et
« que j'ai perdu il y a long-temps...
« perdu... pour toujours! — Pour
« toujours!.. Et par quel événe-
« ment?... dans l'émigration peut-
« être?... — Avant l'émigration,
« répondit Laure en relevant les
« yeux avec plus de confiance,
« dans l'espoir qu'elle était parve-

« nue à détourner les soupçons
« sans avoir besoin de recourir au
« mensonge. Elle ne se trompait
« pas... — La nature, dit madame
« Galbert, n'est pas avare de ces
« bizarreries, et les traits de vo-
« tre docteur Dubreuil m'ont rap-
« pelée à moi-même. Ne pensez-
« vous pas, ma chère amie, que
« l'imagination joue un grand rôle
« dans ces rapprochemens? Jouis-
« sez du moins de votre agréable
« erreur! il m'en coûte bien peu
« de lui sacrifier ce précieux ta-
« lisman. Le portrait qui a le bon-
« heur de vous rappeler votre ami
« d'enfance ne me rappelait que le
« caprice d'un peintre désœuvré.

« C'est un portrait de fantaisie. »

Le premier mouvement de Laure fut de presser le portrait de Raymond sur son cœur, le second fut de le rejeter avec effroi, et de venir le déposer entre mes mains comme l'occasion involontaire d'une mauvaise pensée. Je demeurai préoccupé pendant quelques instans par la vue de ce portrait, sans penser que la touchante confiance de Laure demandait une réponse, et sans soumettre à ma propre conscience le scrupule plus ou moins fondé qui avait alarmé la sienne. Je l'avouerai : cette circonstance m'avait fait rétrograder de dix

ans sur le paisible cours d'une vie détrompée. Tout le sang de ma jeunesse bouillonnait encore une fois dans mes veines brûlantes. Tous les souvenirs de ma folle et malheureuse passion m'apparaissaient comme de fâcheux ennemis dont on s'est cru délivré, et qui viennent tout à coup vous combattre de nouveau avec des armes retrempées et des forces rafraîchies. Je me replongeais avec une sorte de délire dans les seules pensées violentes qui eussent jamais troublé le repos de mes jours, quand un soupir ou un sanglot de Laure m'avertit que j'avais un témoin, et pour com-

ble d'humiliation et de regret, un témoin qui pouvait me comprendre, qui, peut-être, m'avait compris ! je regardai Laure. Je jugeai, à son abattement et à son immobilité, qu'elle ne m'avait pas vu. Son aspect produisit sur mon cœur l'effet de ces saintes images qu'on présente aux infortunés obsédés par le démon, et dont la vertu pacifique suspend des douleurs rebelles à toute la science des hommes. Ce n'était plus Laure comme je la rêvais un moment auparavant, respirant le bonheur et l'amour, la jeunesse et l'espérance. Le costume grossier que la religion lui avait donné à la

place des habits du siècle, la pâleur de marbre qui voilait son front incliné, l'épuisement de ses formes altérées avant l'âge par les veilles de la prière et par celles de la charité, portaient un caractère bien différent. Je ne pus contempler l'expression d'une piété si pure, d'une constance si résignée, d'une vertu déjà si supérieure à la terre, sans m'indigner contre moi-même de l'extravagante illusion qui venait de fasciner mon esprit comme d'une espèce de sacrilége, et sans rougir de me voir appelé par cette ame d'ange à un ministère de conseils et d'enseignemens. « La première

« inspiration de Laure ne peut
« jamais être une faute, dis-je en
« usant d'une douce autorité pour
« lui faire reprendre le portrait
« de Raymond. Le mariage de
« Raymond est dissous, effacé
« par un mariage adultère; il n'a
« point jeté de racines pour le
« ciel, et il est aussi nul devant
« Dieu que devant les hommes.
« Si Raymond s'est montré digne
« des bienfaits de ce Dieu auquel
« il a consacré son épée, si son
« cœur, éprouvé par l'infortune,
« a expié dans un long repentir
« l'abandon le plus criminel, s'il
« trouve grâce enfin devant celle
« qu'il a si indignement trahie...

« Laure, n'en doutez pas ! les fê-
« tes de votre mariage, pour n'a-
« voir pas été célébrées dans le
« monde des vivans, n'en seront
« que plus glorieuses, et le juge
« qui vous doit de si hautes ré-
« compenses réparera tout ce que
« vous avez souffert par les dou-
« ceurs d'un hymen éternel. Les
« événemens qui viennent de se
« passer, et qui ont fait tomber ce
« portrait dans vos mains d'une
« manière si extraordinaire, sont
« peut-être le gage de l'avenir
« certain qui vous est promis.
« Celui qui daigne vous adresser
« ces motifs d'espérance par une
« voie presque miraculeuse, n'a

« pas voulu vous prescrire de les « repousser. » L'émotion profonde que je ressentais m'empêcha d'en dire davantage. Laure pressa ma main contre ses lèvres et la mouilla de ses larmes.

Quand les habitans de la vallée eurent appris par quelque domestique indiscret que cette madame Galbert qu'on avait vue à Vaucluse était la femme divorcée du jeune seigneur, ils ne tardèrent pas à porter plus loin que moi les conjectures, car ils ne pouvaient oublier que Laure avait été presque fiancée de Raymond, et que leur mariage était au moment de s'accomplir, lorsqu'il fut

rompu par les artifices d'une coquette. La France était depuis plusieurs mois rouverte aux émigrés. Raymond n'avait point reparu, mais il pouvait reparaître. Il était libre, et Laure l'était comme lui, puisqu'elle n'était point engagée par des vœux. Les lois ne s'opposaient pas à leur mariage. Les convenances de la fortune et de la naissance ne pouvaient plus y mettre obstacle, et s'il restait quelque doute sur la légitimité de leur union chrétienne, il devait être facile de la faire lever par l'église, qui ne refuserait pas une faveur si naturelle à un des défenseurs de la

foi. Tout s'arrangeait ainsi au gré de leur fantaisie pour le bonheur d'une femme justement aimée, dont le bonheur était la pensée et le vœu de tout le monde. Je ne sais si ces idées s'étaient présentées aussi à l'imagination de Laure, mais elle avait appris avec un intérêt marqué que Raymond, échappé aux périls de la guerre, se disposait à revenir; elle ne parlait jamais de lui, mais elle n'avait probablement pas cessé de s'en occuper, et depuis quelque temps elle paraisssait plus heureuse.

Sur ces entrefaites, le bruit courut que l'émigré était revenu

à Avignon, et qu'il s'était présenté inutilement au seuil de la maison paternelle. Cependant sa femme y habitait encore, mais elle ne vivait plus pour lui. Un domestique insolent lui avait appris en quelques paroles dédaigneuses le mariage de mademoiselle Julie, sans ajouter au nom de sa maîtresse l'honorable nom qu'elle avait quitté. Personne n'en conservait le souvenir. Raymond, consterné, se demandait depuis quelque temps, avec effroi, si cette incroyable nouvelle n'était pas l'illusion d'un mauvais songe, quand le bruit d'une robe flottante et agitée par

le mouvement de la marche, se fit entendre à ses côtés. Le saisissement inexprimable de son cœur lui annonça Julie. C'était Julie, en effet, brillante de beauté, de parure, d'amour peut-être, car elle était appuyée avec un abandon mêlé de confiance et de tendresse, sur le bras d'un beau jeune homme, qui paraissait l'accompagner à la promenade, au spectacle ou au bal. Elle passa si près de Raymond, qu'elle faillit l'effleurer, et qu'elle ne put s'empêcher de laisser tomber un regard sur lui. Le malheureux eut à peine le temps d'être frappé d'un cri d'étonne-

ment suivi d'un bruyant éclat de rire. Il nomma Julie et perdit connaissance. Quand les soins charitables de quelques passans, qui ne le connaissaient point, lui eurent rendu l'usage de ses sens, il ne la retrouva plus. Elle ne s'était pas arrêtée.

Les personnes que la destinée de l'émigré avait intéressées, ou que la curiosité seule porta d'abord à suivre ses démarches, racontaient qu'il s'était éloigné dès le jour même par la route qui conduit à Vaucluse, et que, parvenu au pied de cette colline aride et sauvage que surmontent les murailles ruineuses de l'ancien

château de Gardagne, on l'avait vu gravir ses sentiers difficiles jusque vers une pauvre chaumière, maintenant abandonnée, mais où vivait encore à cette époque la nourrice d'un enfant qu'il avait laissé en France plus de huit ans auparavant, et dont il n'avait reçu aucunes nouvelles pendant la durée de son long exil. Il allait demander à cette femme mercenaire ce qu'était devenu son fils, parce qu'il ne pouvait plus le demander à l'ingrate épouse qui les avait oubliés tous les deux.

La paysanne de qui j'obtins peu de temps après ces détails,

ne l'avait pas reconnu au premier abord, tant le malheur avait changé ses traits et altéré l'expression jadis si vive et si animée de sa noble physionomie. Accablé de fatigue, d'incertitude et de douleur, il s'était assis sur une selle de bois à l'entrée de l'humble cabane, en promenant dans l'intérieur des regards qui témoignaient tout à la fois une sombre défiance et une curiosité inquiète. Enfin, au bout de quelques minutes, il eut l'air de se recueillir pour donner sans doute à sa question une de ces formes ambiguës qui n'exigent pas de réponse précise, et dont la solu-

tion, encore vague, laisse à l'ame le temps de s'affermir et de se préparer. « Vous avez nourri autre-
« fois, ma bonne femme... il y a
« huit à neuf ans... un enfant qui
« appartenait à des gens de la
« ville... un aimable et bel enfant.
« — Un charmant enfant vérita-
« blement, dit la nourrice en sou-
« pirant; pauvre Charles!... —
« Pauvre Charles! reprit vive-
« ment Raymond, c'était le nom
« de cet enfant. Il est en effet bien
« à plaindre, éloigné d'un père
« qui l'adorait, et abandonné de
« sa mère... — Abandonné pen-
« dant quatre ans, Monsieur, oui,
« quatre ans sans le voir, et pres-

« que sans s'informer de lui, mè-
« me dans sa dernière maladie...
« — Il a été malade... vous m'avez
« parlé de sa dernière maladie...
« il est mort! — Quoi! dit-elle,
« Monsieur le comte, vous ne le
« saviez pas... ah! croyez que je
« n'ai rien épargné. — Bien, bien,
« continua Raymond, en pressant
« fortement son bras sans la re-
« garder, je comprends ce que
« vous voulez dire. N'est-il pas
« vrai qu'il est mort? — Hélas!
« Dieu m'est témoin que s'il nous
« l'a pris, ce n'est pas à défaut de
« soins, et que je n'aurais pu faire
« davantage pour mon propre en-
« fant. Douce et charmante créa-

« ture! si beau qu'on ne pouvait « le voir sans l'aimer, et si bon « qu'il souriait à la mort! — Il « est mort! dites-vous. » Perdu aussi, perdu! répétait à demi-voix Raymond, qui venait de franchir le seuil de la porte, et qui marchait précipitamment les yeux attachés sur une étroite et longue esplanade bien présente à sa mémoire, où il avait autrefois remarqué le cimetière du château de Gardagne. « Où est-« il? où avez-vous mis mon en-« fant?.. » Cette femme, effrayée, obéissait, sans essayer de se faire entendre, à l'effort violent de Raymond, qui, de son côté, l'en-

traînait machinalement à travers les fosses, en foulant indistinctement toutes les tombes. Elle le suivit ainsi jusqu'à une place reculée qui se distinguait à peine du niveau du sol par une élévation presque insensible, et sur laquelle se penchait, entre quelques touffes d'herbe, une petite croix blanche composée de deux soliveaux grossiers, ajustés en fausse équerre.

« Là ! » dit-elle...

Raymond tomba en prononçant le nom de Charles, et on le lui entendit répéter jusqu'au jour.

Le lendemain, comme le soleil

venait de se lever, des pêcheurs de nos environs virent un homme inconnu, dont les vêtemens, la démarche et l'aspect annonçaient le plus grand désordre; mais ils s'en occupèrent peu dans ce moment-là, parce que l'heure, le temps et la saison étaient favorables pour leur pêche; et le premier détour que fit la Sorgue, l'ayant caché à leurs yeux, ils ne s'inquiétèrent même pas de ce qu'il était devenu. Cette circonstance ne se retraça clairement à leur esprit qu'à l'occasion de la découverte qui fut faite quelques jours après, par des enfans d'un village voisin, de plusieurs effets

qui paraissaient avoir appartenu à l'étranger. C'étaient un habit déjà vieux et d'une forme peu usitée, des tablettes chargées de notes écrites en différentes langues, et un voile de femme qui paraissait avoir été porté en guise d'écharpe, et dont les extrémités se rattachaient autour d'un anneau de mariage. J'ouvris cet anneau et je lus le nom de Raymond; le temps avait effacé l'autre.

Je me gardai bien de faire part de ces tristes détails à Laure. Combien j'étais loin de penser alors que la Providence réservait à notre malheureuse amie des épreuves plus douloureuses en-

core que la nouvelle même de la mort de Raymond, dont quelques circonstances me donnaient cependant lieu de douter. En effet, le souvenir des particularités qui se rapportaient à sa courte apparition et à son triste séjour dans la contrée, n'était pas tout-à-fait évanoui, quand une circonstance fort singulière vint faire diversion à la curiosité publique et absorber toutes les facultés de mon esprit et de mon cœur, qu'un pressentiment secret avertissait de la vérité. La saison, assez rigoureuse pour nos climats, avait interrompu le concours accoutumé des voyageurs qui visitent

tous les ans les sources pittoresques de la Sorgue, et le peuple, trop familier avec ces beautés naturelles pour y trouver le charme qui attire les étrangers, les fréquentait encore moins qu'à l'ordinaire, quand je vis arriver chez moi ces pauvres gens dont vous avez reçu dernièrement l'hospitalité, et qui suffisamment pourvus dans leur solitude des premières nécessités de la vie, au moins selon le petit nombre de besoins qu'ils se sont faits, la quittent rarement sans de pressans motifs d'inquiétude, comme lorsque les débordemens de la Sorgue menacent d'interrompre toutes les

communications, ou bien quand des tempêtes violentes et multipliées ont ébranlé jusque dans ses fondemens la fragile architecture de leur petite maison. Il s'agissait cette fois d'un événement bien plus difficile à expliquer pour eux, et bien plus propre à porter dans des imaginations accessibles à toutes les impressions de la terreur, des alarmes dont un esprit aguerri par l'expérience et la raison aurait souvent peine à se défendre. Un homme sauvage, tel que les superstitions poétiques du peuple en placent encore quelques uns dans les antres des déserts et dans les grottes qui avoi-

sinent les sources; un de ces habitans mystérieux du monde souterrain auxquels la crédulité attribue les tremblemens de terre, les orages, les tempêtes, les volcans des montagnes et les cataractes des eaux, s'était montré depuis quelque temps à l'entrée du vaste bassin de la fontaine de Vaucluse, et on le voyait encore errer à la manière des spectres, sur le revers inaccessible des montagnes qui l'environnent, en poussant des cris lamentables. Quelquefois même, soutenu par un pouvoir surnaturel, dans des sentiers inconnus que n'avait jamais tenté l'intrépide témérité du

chasseur, il se glissait comme une ombre le long de la surface égale des rochers perpendiculaires, jusqu'au nid des milans effrayés, puis redescendait avec rapidité sur de nouveaux précipices, franchissait l'espace ignoré qui les sépare, sans laisser à l'œil le temps de le suivre, disparaissait tout à coup dans le lit de la Sorgue, ou bondissait de roc en roc d'un côté à l'autre de ses rivages, et finissait par rentrer dans l'abîme, dont l'écho répétait long-temps ses gémissemens. L'existence de ce fantôme redoutable n'était pas une chose tout-à-fait inouie dans la contrée. Les histoires les plus ac-

créditées des temps reculés parlaient de l'esprit de la fontaine, et les chansons de la veillée, et les fables du foyer, ne racontaient que des prodiges. C'était lui, pour que vous le sachiez, qui avait creusé le cratère immense où la Sorgue élève ses eaux. C'était lui qui avait recourbé en voûte, d'un seul mouvement de sa main, les flancs gigantesques de la caverne sur leur sombre et profonde étendue. On savait même dans quelle partie de la circonférence ténébreuse de l'abîme il s'était ménagé un secret asile, plus impénétrable encore à la lumière du jour; mais malheur à qui osait en es-

sayer l'approche! une longue fatalité s'appesantissait sur sa tête; et cette renommée de malédiction s'est rarement démentie, s'il faut en croire la tradition publique.

C'est toutefois dans ce lieu de refuge que j'avais passé une nuit si féconde en résolutions austères et en puissantes consolations au temps de mes extravagantes amours; mais j'avais bien pris garde d'en faire l'aveu à personne, de peur qu'une amitié superstitieuse ne conçût quelque inquiétude sur le péril imaginaire qui peut menacer ma destinée! Au reste, la religion elle-même, complaisante pour les infirmités de

notre esprit, comme elle est indulgente pour les faiblesses de notre cœur, ne rebutait pas entièrement ces singulières croyances. Les images qui ornent une partie de nos autels, les formules de la plupart de nos prières, rappellent encore les fureurs du démon de la Sorgue, et les grandes catastrophes naturelles par lesquelles il fit payer à nos campagnes le bienfait de la source enchantée qui les embellit. Une vierge, toujours honorée par la piété de ce peuple sensible, et dont la statue d'argent pur enrichissait naguère une des somptueuses chapelles de l'église de

Lisle, triompha, dans des temps bien éloignés de nous, de la malice de cet esprit des abîmes, et le relégua, vaincu et captif, dans la grotte même qu'il s'était creusée. Quelques jours seulement lui sont accordés au commencement de chaque siècle pour visiter son ancien empire et donner un libre cours à ses éternelles douleurs, soit que la sainte, qui délivrait ces peuples de leur cruel persécuteur, voulût laisser aux dernières générations un témoignage visible de la réalité des malheurs dont elle avait racheté nos ancêtres, soit qu'il en coûtât un trop pénible sacrifice au cœur d'une femme

de condamner une créature du Seigneur à des peines sans soulagement et sans compensation. Quoi qu'il en soit, fidèle à l'appel séculaire, qui ne se fait entendre que pour lui dans tous les domaines de la mort, il était arrivé exactement à l'époque marquée pour son retour. Ces bons paysans l'avaient vu plusieurs fois depuis ; ils l'avaient reconnu à l'image qu'en faisaient dans leur enfance les anciens du village et de la vallée ; enfin, ce qui ne laissait aucun doute sur leur récit, leur chaumière même avait reçu sa visite, et il lui avait imposé deux fois le tribut d'un repas grossier. Vous

jugez que leurs regards ne s'étaient cependant pas arrêtés sur lui, et que l'idée qu'ils s'étaient faite de ses traits pendant cette scène de terreur, tenait plus du songe que de la vérité. Je n'entrepris pas de les dissuader ; l'erreur assez naturelle où ils étaient tombés ne pouvait avoir aucun inconvénient pour eux, et je sentais qu'elle devait favoriser l'exécution des projets que j'avais subitement arrêtés dans mon esprit pour porter à ce malheureux, quel qu'il fût, tous les secours que la Providence a mis à ma disposition. Je les décidai sans peine à fixer jusqu'à nouvel ordre leur

domicile chez moi, et à me laisser en échange le libre usage de la maison des rochers. Je ne doutais pas que dans l'état d'aliénation où paraissait plongé l'infortuné qui avait causé à mes nouveaux hôtes une si vive terreur, il ne fût souvent ramené par l'instinct irrésistible du besoin dans cette demeure écartée, et qu'il ne finît par s'y établir entièrement aussitôt qu'il n'y verrait plus son indépendance troublée par la présence des hommes, et la nécessité des communications. Telle devait être du moins l'indication de la nature qui lui tenait lieu désormais de raison et d'expérience, et qui ne

pouvait manquer de lui enseigner, comme à tous les êtres qu'éclaire et protége sa vigilante bonté, à préférer le séjour le plus favorable à son repos. Cette épreuve était d'autant plus pressante à faire, que la saison de la crue des eaux s'avançait rapidement, et que le jour n'était pas éloigné où l'abîme, regorgeant jusqu'au sol de la vallée, inonderait de la surabondance de ses flots toutes les grottes qui l'entourent. Je pressentais alors avec effroi le sort de l'habitant de la caverne, si l'expérience que je me proposais de tenter ne réussissait pas comme je me l'étais promis, car il était inutile de

penser à un autre moyen de s'assurer de lui et de l'arracher à la mort. La hardiesse aveugle avec laquelle il se frayait un chemin dans les lieux les plus inaccessibles, l'assurance réellement plus qu'humaine qui ne l'abandonnait jamais parmi des dangers qui étonnent jusqu'à la pensée, dans des courses sans motif et sans intérêt, me donnaient la mesure de ce qu'il serait capable d'entreprendre et d'exécuter si sa liberté était jamais imprudemment menacée. Pour triompher d'une audace et d'une intrépidité qui semblaient caractériser en effet une créature supérieure à la nature

de l'homme, il aurait fallu trouver des hommes qui lui ressemblassent, et tous ceux que j'aurais pu exciter à me seconder, frappés d'une épouvante superstitieuse, craignaient même de parler entre eux du fantôme de la fontaine, et d'irriter sa colère par une pensée indiscrète. Il eût été inutile au reste d'associer quelqu'un aux soins que me prescrivait le plan que j'avais formé. Il suffisait de moi seul pour apprêter d'une manière convenable l'asile que je lui préparais, et que j'espérais, à force de sollicitudes, lui rendre assez agréable pour qu'il n'en cherchât plus un autre dans ces cryptes

dangereuses, où l'attendait la mort. J'en fis disparaître tout ce qui annonçait une habitation commune à d'autres personnes, tout ce qui rappelait les industries du besoin, les précautions de la propriété, et la circonscription factice des différens états. J'y disposai des alimens sains, des breuvages salutaires, et un lit de mousse, de paille, de feuillages, tel que la nature aurait pu le lui offrir dans une de ses retraites accoutumées. J'eus soin de me dérober à ses yeux dans les voyages répétés que demandaient mes préparatifs, et je ne l'aperçus moi-même que de trop loin pour pou-

voir fixer mon jugement sur le mystère qui l'enveloppait, quoique j'eusse bien des motifs de croire que je l'avais déjà pénétré. Vous êtes sans doute étonnée que le nom de Laure ne se soit pas encore mêlé à cette partie de mon récit, et que j'aie eu l'orgueil de vous entretenir de quelques efforts essayés dans l'intérêt de l'humanité, sans la participation de cet ange de bienfaisance. Vous vous rappelez que des considérations trop légitimes m'avaient empêché de lui communiquer d'abord les bruits qui avaient couru sur le retour de Raymond, et qui n'étaient heureusement

point parvenus dans l'intérieur de la vallée. Peu de temps après, la nouvelle d'une contagion qui désolait les campagnes voisines, nous avait réunis aux environs d'Orange, et je l'y avais laissée depuis quelques jours, vouée aux pieux travaux de cette charité infatigable qui croit n'avoir jamais assez fait pour les malheureux quand elle conçoit la possibilité de faire encore quelque chose. Laure était absente, et c'était la seule raison qui pût me priver de l'activité de ses soins et de la lumière de ses conseils. Autrement quelque résolution que m'eût suggéré la prudence, quelque

ménagement que j'eusse cru devoir à sa sensibilité, il ne m'aurait pas été facile de mettre sa surveillance en défaut. La charité de Laure est un sens infaillible qui devine toujours une bonne action à faire et une infortune à soulager.

La Providence daigna se montrer propice à mes entreprises. Mes essais réussirent de manière à passer toutes mes espérances et à me laisser même entrevoir pour mon malade inconnu, quelque probabilité de guérison, si la nature, épuisée par les fatigues ou par les douleurs, ne m'opposait pas des résistances inattendues.

Tout confirmait qu'il s'était familiarisé avec sa demeure rustique. Il n'en sortait plus que pendant quelques heures du jour, que j'employais à renouveler ses provisions et ses remèdes, ne s'en éloignait qu'à d'assez faibles distances, tentait bien plus rarement les courses périlleuses qui avaient signalé son arrivée, et marchait plus lentement, absorbé dans une triste et profonde préoccupation d'esprit. Cette disposition rêveuse qui ne cessait de s'accroître, et qui est ordinairement d'un heureux présage dans cette espèce de maladie, augmentait dans la même proportion

mon espoir et ma confiance. Un jour cependant j'épiai inutilement le moment de sa sortie. Il ne sortit point. Comme la vallée était en proie à l'orage le plus épouvantable, que j'avais prévu quelque circonstance pareille, et que la chaumière était, à chacun de mes voyages, approvisionnée pour plusieurs jours, je ne conçus d'abord qu'une légère inquiétude; mais trois jours se succédèrent, l'orage se calma, le ciel reprit son éclat et la Sorgue sa pureté : la beauté de la nature appelait tous les êtres à jouir du spectable si doux de la création consolée, et l'étranger ne parut

pas. J'attendais pour la troisième fois, et j'attendais inutilement, mais la nuit, tout-à-fait descendue, avait donné plus d'assurance à mes recherches, et, machinalement, j'étais arrivé dans l'obscurité jusqu'à la porte de la chaumière. Elle était ouverte, et le bruit du vent qui l'agitait sur ses gonds rouillés, dissimulait le bruit de mes pas. Je touchai au seuil, et je fus surpris de voir une lumière intérieure, assez éloignée de moi, blanchir les lambris du plancher. Elle partait de la seconde chambre, et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle était produite par une de ces tor-

ches de résine qu'une précaution ordinaire aux habitans du voisinage des grottes naturelles, tient en réserve pour l'usage des voyageurs. Il n'y avait pas long-temps qu'il l'avait découverte et animée, aux coups d'un briquet qui se trouvait placé par mes soins à la portée de sa main. Elle commençait à peine à lancer de longues flammes tremblantes, dont l'aspect faisait naître en lui, autant que je pouvais en juger, quelques souvenirs singuliers qui se confondaient, d'une manière bizarre, avec ses idées habituelles. Sa voix, éteinte et méconnaissable, se mariait en mesure

avec les frappemens symétriques du briquet devenu inutile, et formait des chants étranges dont le sujet paraissait déterminé par les accidens variés de cette lumière de prestige, qui rappelle naturellement, dans le silence de la solitude et de la méditation, les pensées les plus tristes et les plus solennelles de la vie. Il y avait dans le désordre de ses paroles je ne sais quoi de plus imposant que les combinaisons mêmes d'une éloquence habile à exprimer la douleur. Elles tenaient du chant de l'église la mesure et la gravité, mais elles ne se rapportaient à aucune règle de mélo-

pée et de poésie. La rime elle-même, si commune dans les compositions irrégulières du sauvage ou de l'homme sans étude, ne se montrait que de temps à autre, et comme par hasard. J'écoutais avec attention, parce qu'un juste objet de curiosité m'intéressait aux secrets de l'étranger que je voulais sauver et que je croyais déjà reconnaître; mais ces paroles, que ma mémoire a long-temps conservées, ne pouvaient servir tout au plus qu'à fortifier mes conjectures, et leur vague n'avait rien de propre à en dissiper l'incertitude. C'était, comme je l'ai déjà dit, les

rêveries confuses que faisaient naître, dans son imagination, les différens effets de la lumière et du feu, et qui lui représentaient, tantôt le jeu des rayons de la lune à travers le feuillage, pendant une soirée d'amour et de bonheur, tantôt les éclairs lointains des batteries de l'ennemi. Bientôt après, il semblait se rappeler plus distinctement l'emploi religieux qu'il avait vu faire de ces flambeaux. Il s'en était trouvé de pareils dans une cérémonie où il accompagnait une jeune femme vêtue en blanc, et cette idée lui arracha un cri de douleur. D'autres encore avaient sui-

vi le cercueil d'un jeune enfant, et les lionnes étouffèrent sa voix. « Tous mes amis reviendront, « disait-il; je leur ai tracé un « sentier doux et commode au « travers des broussailles, et je » l'ai jonché de tout ce qui me « restait de mes bijoux, et de « tout ce que j'ai pu y mêler de « mes plus belles fleurs; mais « cet enfant ne viendra plus.... « Les voilà! s'écria-t-il en in- « terrompant brusquement son « chant lugubre; les voilà déjà! « reprit-il avec un éclat de voix « effrayant; soyez les bien-ve- « nus à la célébration de mon « mariage, et marquez vos places

« en rond sur les pierres du ci-
« metière, en prenant garde seu-
« lement de peser sur la plus pe-
« tite et la plus nouvelle de ces
« fosses, car vous pourriez bles-
« ser sans le vouloir ce que j'aime
« le mieux. Entrez, réjouissez-
« vous, et chantez avec moi. »

C'était à moi que s'adressait ce discours. Entraîné par une impatience invincible, je m'étais offert devant lui, et je le voyais plus distinctement à la lueur de la torche, qu'il agitait avec une joie délirante. Ses cheveux épars, mêlés de branches de lierre et de tamarin; sa barbe, longue, hérissée; la hideuse maigreur de

ses membres décharnés, dont la nudité pâle était à peine voilée de quelques mauvais lambeaux; ses joues creuses et plombées; son œil cave, au fond duquel étincelait un regard sanglant; ses lèvres, crispées par un rire convulsif, inextinguible, qui n'appartient qu'au désespoir, à la rage et à l'agonie; tous ses traits composaient un aspect fait pour inspirer au même degré la terreur et la pitié. Cependant j'osai soutenir sa vue, assez long-temps du moins pour reconnaître dans ce spectre l'infortuné que je cherchais.... C'était lui, c'était Raymond!

Il ne m'était plus possible de me dérober à son attention. J'étais devenu son unique pensée, et on aurait cru que son ame tout entière était passée dans ses yeux pour me contempler et pour me reconnaître. Je m'en aperçus sans déplaisir, car j'avais besoin de cette épreuve pour bien apprécier l'état de la maladie, et pour juger du degré de démence auquel il était parvenu. Je fis même deux pas vers lui pour être mieux exposé à la lumière et m'offrir plus distinctement à ses regards. Il tressaillit et recula sur lui-même avec un petit cri, mais sans me perdre de vue, comme une

bête sauvage qu'on va inquiéter dans sa tanière; puis il parut se rassurer en remarquant que je restais tout-à-fait immobile; et, immobile comme moi, mais profondément préoccupé, il chercha sans doute à retrouver dans sa mémoire l'impression confuse que j'y avais laissée autrefois, en manifestant de temps à autre, par une espèce de gémissement, le regret impatient de ne pouvoir la démêler parmi les ténébreuses visions de son cerveau. Enfin son front s'éclaircit, son regard s'anima, une émotion rapide et légère ébranla un moment son visage, et fit passer sur ses lèvres

agitées je ne sais quoi de joyeux et de farouche qui tenait également de la convulsion et du sourire. « Eh quoi! dit-il, quand « tout est préparé, c'est vous qui « retardez la cérémonie! et, bien « plus encore, vous venez, com- « me un mauvais prêtre honteux « de son caractère, insulter par « vos habits mondains à la sain- « teté des sacremens! Vous savez « donc que ce mariage n'était ap- « prouvé que par l'enfer, et que « la malédiction qui le suit re- « tombera sur toute l'église! En- « tendez-vous les voix qui de- « mandent du sang dans le temple, « et ces agonisans qui se débat-

« tent contre les assassins sur les
« pavés du chœur? Maintenant
« que j'y réfléchis, je vous ap-
« prouve, mon frère, de n'avoir
« pas mis la robe des lévites, et
« de compter plus fermement,
« pour aujourd'hui, sur l'épée
« que sur l'encensoir. Nous res-
« terons du moins ensemble pour
« pleurer les morts, pour ouvrir
« les tombes sous les morts aban-
« donnés, pour leur dire adieu
« quand ils descendront, et pour
« recommander le cercueil de ce
« pauvre enfant à la Providence
« éternelle, quand elle se réveil-
« lera dans le tabernacle. »

Il baissa les yeux, garda le si-

lence, versa quelques pleurs, et m'oublia sans doute. Je me gardai bien de troubler son recueillement, car je commençais à en attendre quelque heureux résultat pour sa guérison. Il était évident que Raymond reconnaissait en moi le jeune prêtre qui avait assisté à la funeste cérémonie dont le souvenir se retraçait si cruellement à son esprit. Cet événement semblait avoir distrait ses idées de tous les souvenirs antérieurs, et rien n'annonçait que l'impression que mes traits lui avaient fait éprouver, le ramenât de sensation en sensation, jusqu'à ces jours de notre amitié et

de notre rivalité. C'était cependant à cette époque de jeunesse, de force et de bonheur, où tout avait souri à ses espérances, où tout s'était accordé à combler ses moindres désirs, que je voulais essayer de le conduire par degrés; certain que, dès qu'il serait rentré dans cette région de sentimens, il serait facile de l'y retenir, et de renouveler peu à peu dans des réminiscences charmantes, les facultés de sa raison malade, et les ressources de sa vie fatiguée. J'étais servi, dans ce dessein, par toutes les circonstances que j'aurais pu souhaiter de réunir; c'étaient les mêmes

lieux et les mêmes personnes, les objets et les témoins de ses premières affections, le point de départ enfin d'une carrière bien malheureuse, sur laquelle il fallait parvenir à jeter l'oubli qui ne voilait que ses plus belles années. La première de mes expériences devait avoir pour but d'essayer sur sa mémoire le pouvoir des noms et des faits. « Ne « vous étonnez pas, mon cher « Raymond, lui dis-je aussitôt « que le hasard m'eut placé de « nouveau sous ses yeux, si votre « ami a pris une heure si avancée « pour vous faire visite dans votre « retraite de la fontaine de Vau-

« cluse. C'est Laure, impatiente « de vous voir à la veillée, qui « m'a chargé de venir vous cher- « cher comme à l'ordinaire, « quand vos promenades vous « ont retenu trop long-temps loin « de nous, et que vous vous fai- « tes attendre le soir. Vous savez « que Raymond de Mornas et « Paul Dubreuil n'ont rien à re- « fuser à Laure. Que voulez-vous « que je lui réponde? »

Le résultat que j'avais osé me promettre était produit. A peine le nom de Laure était prononcé pour la seconde fois à l'oreille de Raymond, que toute sa physionomie exprima une attention immobile

et silencieuse, comme celle d'un homme qui craint de laisser échapper, en troublant l'air du bruit de son haleine, le signal dont son existence dépend; on voyait ses lèvres former, de moment en moment, l'articulation de ce mot sans le prononcer, et sa pensée inquiète dévorer impatiemment l'intervalle qui les séparait, comme si elle avait attendu que cette parole muette lui fût rapportée par un écho intérieur. Enfin, au bout de quelques minutes, il se renverse en arrière, les mains étroitement croisées sur son front, et répète le nom de Laure d'une voix forte à différentes reprises,

avec des inflexions bizarres, dont le son paraissait étranger à la voix humaine, et desquelles j'essaierais en vain d'exprimer l'effet déchirant. Le dernier de ces cris, bien plus long et bien plus déchirant que les autres, s'éteignit dans des sanglots convulsifs, accompagnés d'un torrent de larmes. Cette épreuve était si heureuse cependant, et me faisait pressentir un succès si facile, que je serais tombé à genoux pour remercier le ciel, si je n'avais pas craint de prolonger, par ma présence, une émotion qui ne pouvait devenir trop vive sans danger; je me hâtai au contraire de

disposer, auprès du lit de Raymond, une table chargée de vivres et de remèdes que son état pouvait lui rendre nécessaires, et de substituer une lampe à la torche incendiaire que sa main agitait un instant auparavant; je voyais dans ces précautions le double avantage de pourvoir à ses besoins jusqu'à mon prochain retour, et de ne pas lui laisser de doutes sur la réalité de notre entretien, qu'il ne serait probablement que trop disposé à regarder comme un songe, s'il ne lui était pas attesté, quand il essaierait de s'en rendre compte, par des circonstances visibles. Je

n'ai pas besoin de vous dire que je fus le lendemain, de bonne heure, à la chaumière. Raymond me reçut sans étonnement, ne me parla point, me regarda peu, et témoigna la même indifférence pour les petits soins dont je m'occupais dans sa chambre, que si j'étais parvenu à lui faire comprendre qu'elle nous appartenait dès lors en commun. Il avait mangé quelques uns de ses fruits, et pris quelques uns de ses calmans dans la seule intention d'apaiser sa soif. Je lui dis, en les renouvelant, que nous espérions qu'il continuerait à en faire usage, et que cette nouvelle se-

rait agréable à Laure. Il répéta le nom de Laure avec moins d'agitation que la veille, et surtout avec moins de surprise. Il paraissait y attacher un sens fixe et connu, qui répondait à quelques douces pensées; et, de jour en jour, cette perception développée par une nouvelle habitude, lui devenait plus indispensable. Si je tardais à nommer Laure, il s'apercevait qu'il lui manquait quelque chose qui dépendait de ma volonté, et me suivait d'un œil interrogateur, comme pour implorer la consolation à laquelle je l'avais accoutumé. Bientôt il réussit à la nommer de lui-même,

et ce mot favori fit oublier à sa bouche le mécanisme de tous les autres, comme cette idée lui fit oublier toutes les idées; il pleurait souvent et abondamment, mais il ne se plaignait plus, et sa douleur ne se donnait plus carrière en chants frénétiques et en déclamations insensées, comme le jour où je l'avais revu pour la première fois. Il y avait déjà quelque temps que cela durait, et que son état s'améliorait d'une manière très sensible, quand je le trouvai un soir plus agité que de coutume. Sa peau était ardente, ses lèvres pâles et desséchées, ses yeux ternes et hagards;

il respirait difficilement; il avait la fièvre. J'eus peine à lui faire accepter quelques gouttes d'un breuvage salutaire. Je l'avais vu bien plus malade, mais alors je n'avais pas encore espéré. Je réfléchissais péniblement sur ce triste incident, et je commençais à regretter de n'avoir pas profité des jours de calme dont il avait joui, pour le faire transporter chez moi, dans la crainte, à la vérité assez fondée, qu'un si brusque changement de situation ne portât le dernier coup à sa raison ébranlée. Tout à coup il se souleva sur son lit, me saisit fortement de ses mains brûlantes, et

répéta plusieurs fois le nom de Laure d'une voix étouffée, qu'il arrachait avec effort de sa poitrine, mais à laquelle il cherchait à donner une expression impérieuse et menaçante. « Laure « viendra demain, lui répondis-« je; sur le Dieu qui nous en-« tend, elle viendra demain! » Il sourit, se livra sans résistance à mes soins, et prêta même une condescendance inaccoutumée aux ordonnances que je lui prescrivis d'exécuter devant moi, pour m'assurer qu'il était en état de les suivre encore en mon absence. Je partis plus tranquille, et plein de confiance dans le len-

demain, car je n'avais pas la moindre inquiétude sur l'accomplissement de ma promesse. Un instant avant de me rendre à la chaumière, j'avais appris positivement que Laure était arrivée à Lisle dans le courant de la journée, et quoique la dépêche pressante par laquelle je réclamais son retour à Vaucluse ne renfermât rien qui pût lui faire soupçonner la vérité, car il y avait aussi des ménagemens à garder avec son pauvre cœur, j'étais sûr qu'elle volerait au devant de ma prière, et que son zèle diligent tromperait les calculs même de mon impatience. Elle m'attendait.

Je racontai à Laure, dans le plus grand détail, tout ce qui s'était passé depuis son départ, non sans être obligé de suspendre quelquefois mon récit pour modérer l'empressement qu'elle témoignait de porter des secours à l'infortuné Raymond, et de ne plus le quitter que tous les dangers n'aient disparu. Je finis par y céder, quoique bien convaincu que si l'accès de Raymond devait avoir quelques suites fâcheuses, ce ne serait pas dans le courant de cette nuit qu'elles pourraient se manifester, et malgré les obstacles qu'opposaient à ce pénible trajet l'épaisseur des ténèbres, la

dégradation des chemins, la multiplicité des ravins profonds dont ils étaient sillonnés, et jusqu'aux embuscades des loups affamés ou des brigands, nous arrivâmes à la chaumière moins de deux heures après que j'en étais sorti. Je laissai Laure à quelques pas du seuil, pour préparer Raymond à l'épreuve décisive de sa vue, si je le trouvais capable de la supporter. J'entrai avec précaution, dans la crainte d'interrompre un sommeil bienfaisant qui contribuerait à sa guérison. Rien n'avait été changé dans mes arrangemens : la chambre de Raymond présentait le même aspect à une

chose près. Il n'y était plus...

Laure, avertie par le cri involontaire qui m'échappa, se précipita sur mes pas dans cette triste demeure, plus triste cent fois qu'elle n'avait jamais paru à mes yeux, dans les momens où la raison et la santé de Raymond me laissaient le moins d'espérance. Alors, c'était sur moi seul que s'appesantissait la douleur de sa perte; je n'avais pas à supporter le spectacle du désespoir d'une femme dont les afflictions m'étaient incomparablement plus sensibles que les miennes, et qui depuis la mort de mes parens était tout pour moi sur la terre. Cet

affreux événement n'annonçait pas cependant une catastrophe irréparable, un malheur accompli; rien ne donnait lieu de supposer que Raymond eût quitté sa retraite pour chercher la mort. Il était plus probable au contraire qu'il s'était fatigué d'attendre le bonheur que je lui avais promis; que ses idées plus recueillies lui ayant retracé tout à coup le souvenir du sentier qui conduisait à la maison de Laure, il s'y était engagé au hasard, et qu'égaré dans l'obscurité loin du chemin que nous venions de suivre, il n'avait pu nous rencontrer. Mais où l'avait entraîné cette er-

reur de sa mémoire au milieu des embûches et des précipices de la contrée, et quel en serait le résultat dans l'hypothèse la plus favorable de toutes, c'est-à-dire, à supposer qu'il eût atteint le but vers lequel il avait sans doute dirigé ses pas? Sa maladie était trop grave et la crise où je l'avais laissé trop violente, pour qu'il pût braver impunément les intempéries d'une saison rigoureuse. Il était également perdu selon toutes les apparences, et nous ne pouvions pas former une conjecture dont les conséquences ne fussent effrayantes. La raison de Laure était d'ailleurs trop élevée pour

se laisser gagner par les artifices d'une consolation trompeuse. Elle avait embrassé d'un coup d'œil toutes les possibilités, et elle repoussait avec une douleur calme toutes les séductions des fausses espérances. « Allez, Paul, me « dit elle, cherchez au dehors ! Ap- « pelez et cherchez encore. Moi « j'attendrai ici, puisque c'est ici « que l'ont ramené souvent l'ha- « bitude et le besoin. » Je sortis, je fis quelques pas, et jetant sur Laure un dernier regard avant de m'éloigner davantage, je la vis à genoux.

Une neige fine avait tombé toute la soirée, et couvrait le

sol d'un tapis uniforme de peu d'épaisseur. J'en rapprochai ma lumière, et je ne tardai pas à reconnaître, entre l'empreinte des pas de Laure et celle des miens, les vestiges d'un pied nu; mais la direction de ces traces incertaines était si confuse, qu'il paraissait impossible d'en tirer une indication positive. Quelques unes s'effaçaient à la base des rochers inaccessibles, d'autres aboutissaient en divers sens au lit de la Sorgue; les plus suivies et les plus régulières disparaissaient à l'entrée de l'abîme! Je répétais en vain le nom de Raymond, le nom même de Laure. Une seule

fois je crus l'entendre flotter dans l'air comme le dernier soupir de cette musique aérienne des esprits que les démons promènent quelquefois sur les montagnes et sur les bois, mais j'attribuai ce prestige au retentissement d'un écho lointain. Toute la nuit et une grande partie du lendemain se passèrent ainsi en vaines recherches et en horribles angoisses. Les paysans de la vallée s'étaient inutilement associés à nous, et il faut avouer que nos perquisitions leur inspiraient moins d'intérêt que d'étonnement et de pitié, car ils ne connaissaient pas leur objet. Le séjour de Ray-

mond dans la chaumière n'avait été connu de personne, et plusieurs d'entre eux pensaient qu'il n'existait plus. « Il y a long-temps, « disaient-ils, qu'il est venu se « réunir à ses parens dans le « vieux château, et la nuit der- « nière sans aller plus loin, il n'a « cessé de se promener dans les « ruines en pleurant, et en appe- « lant mademoiselle Laure. Si « vous aviez été au village, vous « l'auriez entendu.

Le trouble bien naturel de ma position ne m'avait pas permis d'attacher beaucoup d'intérêt à cette circonstance singulière, et elle ne se présenta de nouveau à

mon esprit avec son aspect véritable, que lorsqu'un de mes émissaires, que j'avais envoyé plusieurs fois chez Laure pour s'informer si quelque étranger s'y était présenté, vint m'engager à renoncer à une recherche inutile, pour porter des secours plus efficaces à un malheureux dont le danger était trop réel. C'était un étranger, un inconnu, dont le corps ou plutôt le cadavre, car il n'avait donné jusqu'alors aucun signe d'existence, venait d'être trouvé gisant sur quelques débris, au pied des vieilles constructions de ce château que l'ombre de Raymond avait,

dit-on, fréquenté la nuit précédente. Sans faire connaître à Laure ces détails qui pouvaient porter la mort dans son cœur, mais sous quelque prétexte propre à exciter sa tendre compassion en faveur d'un infortuné, et dont l'effet toujours infaillible justifia sur-le-champ mon attente, je l'avais entraînée hors de la chaumière, qui restait confiée en notre abscence à un gardien fidèle et intelligent dont le zèle me répondait de tous les événemens. Un nouveau détour, car il faut quelquefois un peu d'adresse, même pour faire utilement le bien, me servit à lui dérober le

funeste éclaircissement que je cherchais. Je devais à un malade dont l'état presque désespéré me rappelait à Vaucluse, quelques heures de soins attentifs dans lesquels je ne pourrais être remplacé que par elle. Il était donc nécessaire qu'elle consentît à goûter quelque repos pendant les premières heures de la nuit pour pouvoir me suppléer quand mes forces m'abandonneraient. Cet espace de temps ne serait d'ailleurs pas perdu pour la plus pressante de nos sollicitudes, par la recherche de Raymond. Les personnes que j'avais disséminées sur tous les points de la vallée où

l'homme est capable de se faire un passage, pouvaient à tout moment m'éclairer sur ce qu'il était devenu, ou nous le rendre lui-même. Les premiers renseignemens que j'avais obtenus, et que je ne lui laissais désirer, ajoutais-je, que parce qu'ils n'offraient rien d'assez positif, me flattaient du moins d'un résultat plus sûr qui n'était certainement pas éloigné. Laure se rendit à mes instances, parce que son cœur ne me soupçonnait pas d'un mensonge, et je compris pour la première fois qu'il y a des occasions où l'on peut déguiser la vérité, sans manquer aux obligations

d'un honnête homme. Ces arrangemens nous occupèrent pendant le trajet de la chaumière à Vaucluse, et ne dérobèrent pas un moment aux devoirs qui m'appelaient.

Il est sans doute superflu de vous dire que l'étranger, que l'inconnu, c'était Raymond. Sous les livrées de sa misère et dans l'horrible dépérissement de sa maladie, Raymond n'était reconnaissable que pour moi. Je viens de parler de sa maladie. Il vivait en effet; on peut s'exprimer plus exactement, il n'était pas mort; mais le désordre et l'affaiblissement de ses organes étaient arrivés

au dernier degré. Il écoutait sans entendre, il regardait sans voir, et sa vie donnait l'idée d'une durée si fugitive, que lorsque j'avais détourné mes yeux pour essuyer une larme, je craignais de les ramener sur lui de peur de ne plus trouver une ame dans les siens. Je m'empressai de faire partir un domestique à cheval pour mander les médecins les plus voisins, et d'appeler un ecclésiastique pour recevoir ses derniers soupirs, car je ne comptais pas qu'il pût recevoir ses dernières confidences. Quant à moi, j'avais épuisé toutes les ressources d'un art trop impuissant, et tout le

pouvoir d'un sentiment qui m'avait promis long-temps une ressource plus certaine, mais dont les souvenirs ne parlaient plus à son cœur éteint. Le nom de Laure ne faisait pas jaillir de son œil même une seule étincelle, il ne hâtait pas d'une seule pulsation le battement de ses artères affaissées. Je l'avais cependant répété tant de fois qu'il était parvenu à l'extérieur, et que Laure l'avait pris pour un appel, car sa pieuse impatience devançait à l'ordinaire l'heure que je lui avais désignée pour venir prendre ma place. La porte s'ouvrit, et elle entra, au moment où un

bruit effrayant, celui de ces sanglots de la mort qui annoncent que tout va finir, achevait de m'enlever toute espérance. « Lau-
« re! au nom du ciel, dis-je à voix
« basse, retirez vous! Je vous en
« conjure au nom de sa vie! Ce
« malade, c'est Raymond, et une
« émotion forte le ferait mourir.
« — Il ne pourra ni me voir ni
« m'entendre, répondit Laure en
« s'agenouillant contre la murail-
« le du côté opposé à l'agonisant.
« Laissez-moi prier et souffrir
« avec vous. Son dernier moment
« m'appartient. »

Les heures s'écoulaient dans cette inexprimable anxiété. Les

premiers rayons du jour commençaient à se confondre avec les clartés de la lampe qui finissait, quand je distinguai dans la physionomie de Raymond un mouvement d'inquiétude et de curiosité qui me frappa d'autant plus, que jusque-là elle avait paru impuissante à exprimer les sentimens de l'ame, tant l'abattement de la douleur la rendait immobile et muette. Comme j'avais le bras passé sous sa tête, je la soulevai doucement pour lui découvrir tout l'intérieur de la chambre, à l'exception de la place qui était occupée par Laure, et je suivis exactement la direction de

ses yeux, dans l'espoir de découvrir l'objet que cherchait sa pensée : ils s'arrêtèrent tout à coup sur le prêtre vénérable dont j'avais sollicité le saint ministère, et qui attendait debout, en adressant au ciel de ferventes oraisons, le moment de juger et de pardonner au nom du ciel. Raymond, qui avait deviné mon intention, me témoigna que la sienne était remplie, en laissant retomber sa tête de tout son poids sur le bras qui la soutenait, sans détourner ses regards du point où ils s'étaient fixés, pour me faire connaître que ce qu'il avait désiré de trouver était là. Le vieillard s'inclina vers

lui pour recueillir ses pensées, et les autres témoins de cette scène de douleur s'éloignèrent avec un timide respect du lit de mort qui allait devenir le sanctuaire de la pénitence. Un mouvement de la main de Raymond nous rappela, soit qu'il ne craignît point l'éclat expiatoire d'une confession publique, soit qu'il sentît déjà que ses facultés se refusaient à l'accomplissement de sa volonté. L'agitation impuissante de ses lèvres, le murmure plaintif et inarticulé de sa voix expirante, l'expression tour à tour impatiente et résignée de ses yeux à demi éclipsés par la mort, manifes-

taient assez qu'il ne manquait à sa confession et à son repentir que l'interprétation de la parole; mais le digne ministre de paix qui l'assistait avait compris ce langage. « Mon fils, lui dit-il, je n'exige « pas de vous des efforts impuis- « sans auxquels la nature se re- « fuse; tout ce que Dieu vous « demande, c'est de maudire les « fautes qui vous ont éloigné de « lui, et de vous réfugier avec « une confiance sans réserve sous « la protection de sa divine bonté. « Mon fils, détestez-vous vos pé- « chés? mon fils, aimez-vous Dieu? « Votre salut est tout entier dans « cette pensée. Allez en paix, con-

« tinua-t-il, vers le Dieu que vous « aimez! Le plus grand châtiment « des réprouvés est de ne pas ai- « mer Dieu, et Dieu lui-même, « qui a mis à sa souveraine puis- « sance les bornes du possible, « ne saurait infliger à une ame « qui l'aime, l'affreux supplice de « le haïr; je vous absous. » Les traits de Raymond avaient brillé en effet, pendant cette scène solennelle, d'une effusion de cœur si énergique et si tendre, que ses momens d'angoisses ne pouvaient rien envier aux momens les plus accomplis de sa vie. Il était impossible de se méprendre aux sentimens qu'ils exprimaient, car

c'était son ame qui avait répondu, plus éloquente et plus sincère que toutes les langues de l'homme. A peine une inquiétude vague flottait encore sur son front, augmentée de la douloureuse impuissance de se faire entendre, et une larme plus amère que les autres semblait rouler dans ses yeux brûlans ; heureusement le ministère des dernières consolations apprend à ceux qui l'exercent des secrets qui nous échappent. « Eh « quoi! reprit le vieux prêtre, « vous vous reprochez encore une « affection que votre cœur n'a pu « vaincre, ou sur l'innocence de la- « quelle il n'est pas assez rassuré ?

« Emportez ce mystère, mon fils, « aux pieds du Dieu de tout mon « amour! ce sont les fautes qu'il « s'est réservées. » Il imposa ensuite sa main sur le front de Raymond, et se retira. Je restai seul dans la position que je n'avais pas quittée depuis long-temps. Un moment après, je sentis mon bras comprimé avec plus de force par la tête de Raymond, et je surpris sur ses lèvres le sourire inexprimable de l'ame qui s'enfuit. « O « mon Dieu! m'écriai-je, ayez pi- « tié de nous! » car je pensai qu'il n'était plus.

Le soleil, qui frappait alors la partie de la chambre où était

placé le lit de Raymond, jeta sur son visage immobile, mais plein de la plus douce sérénité, un éclat si resplendissant, qu'il me donna l'idée de l'auréole des saints, ou de la lumière subtile et pure dans laquelle nage l'ame ressuscitée qui s'élève au trône de Dieu. Laure était debout en face de moi, pressant d'une main sur ses lèvres le christ de son rosaire, sans doute pour lui demander la force de supporter cette épreuve sans accuser la Providence, et mariant son autre main aux doigts déjà glacés de Raymond. Mes yeux, fatigués de larmes et de veilles, s'égaraient de l'un à l'autre avec

un morne désespoir, et je sentais mon cœur se briser à l'aspect de tant d'infortunes et de douleurs, quand je m'aperçus qu'un frissonnement subit parcourait les membres long-temps inanimés de notre malheureux ami, et qu'un éclair de vie brillait encore sur son front. Il serait inutile de dire que l'impression qui en résulta pour nous n'avait plus rien de commun avec l'espérance; mais notre esprit se rattache si vite aux apparences éphémères ou trompeuses d'un meilleur sort, qu'il ne faut quelquefois qu'une illusion pour lui faire oublier les plus cruelles réalités. Le

mouvement du sang de Raymond s'était rétabli dans ses veines, ses muscles roidis avaient repris de la mobilité et de la souplesse, ses yeux étaient fixés encore et sans direction déterminée, comme ceux d'un homme qui sort d'un sommeil profond, mais ils étaient ouverts et animés par la vie. Il les tourna sur la main qui avait saisi la sienne, et qui la pressait avec cette éloquence de l'amour dont le langage muet n'est connu que des cœurs qui ont aimé. Soit qu'il la reconnût, soit qu'il la devinât, un feu doux sembla se communiquer à tous ses organes; ses regards, dégagés des nuages

qui venaient de les obscurcir, se reposèrent avec une expression indicible de satisfaction et de ravissement sur les traits de Laure enfin rendue à sa tendresse; il parut jouir du bonheur de la retrouver, comme si cette félicité, achetée par tant de chagrins, ne devait plus avoir d'autres bornes que celles de l'éternité, et sa voix même, affranchie des liens qui la captivaient un moment auparavant, retrouva des paroles pour manifester l'ivresse la plus pure qui ait jamais enchanté une ame tombée au pouvoir de la mort.

« Ma bien-aimée, lui dit-il; ma « sœur, ma chère Laure, me par-

« donnerez-vous à l'exemple du
« Dieu de bonté qui daigne nous
« réunir un moment sur la terre,
« et qui nous accorde dans ce der-
« nier entretien le gage d'une réu-
« nion éternelle dans le ciel? Ou-
« blies-tu mes erreurs pour ne te
« rappeler que l'expiation et le
« repentir?

« Viens, chère Laure, viens re-
« joindre l'ami qui t'appelle! Oh!
« ne reste pas trop long-temps;
« mon fils a là-haut besoin d'une
« mère; Raymond a besoin d'une
« épouse, car au ciel même il n'y a
« point de bonheur solitaire! J'ai
« été si coupable, et nous avons
« été si à plaindre!.. Il faut penser

« à vivre enfin, à vivre toujours « l'un pour l'autre. » Laure était penchée sur le sein de Raymond, et pleurait. Il m'aperçut, parce que j'avais fait un mouvement vers lui pour réprimer un transport qui augmentait son danger. « Adieu, Paul!... » me dit-il; puis frappé soudain d'une réminiscence importune: « Êtes-vous libre? » reprit-il en s'adressant à Laure; Laure lui montra son habit: « Libre de tous les engagemens, « répondit-elle, excepté ceux de « la religion, de la reconnaissance « et de l'amitié. — Adieu, Paul! « répéta-t-il avec un son de voix « plus affectueux; adieu, Laure!

« adieu, pour quelques années ;
« nous ne serons pas séparés aussi
« long-temps cette fois-ci que l'au-
« tre!.. Bientôt... bientôt...» et
il la ceignit de ses bras palpitans,
et il l'entraîna sur son cœur.

Triste hymen consacré par un
triste baiser! Le nom de Laure
fut le dernier souffle de Raymond.

Elle s'apercevait depuis long-
temps qu'elle n'embrassait plus
que sa dépouille : il fut difficile
de l'en détacher.

Voilà, Madame, les tristes évé-
nemens de la vallée que vous avez
désiré de connaître; voilà la vie
tout entière de cette Laure, qui
était, par ses douces vertus et son

angélique piété, digne d'une meilleure fortune, et dont l'ame, comme exilée parmi nous, n'aspire plus qu'à retrouver dans un autre séjour cette partie essentielle de son existence, que les préjugés et les passions, et la mort, lui ont deux fois enlevée. Semblable à cet oiseau merveilleux, dont j'ai entendu parler dans mes voyages, qui n'a point de pieds pour saisir les rameaux des arbres, point de nid dans la mousse des prairies, et qui dort emporté dans des nuages parfumés entre le ciel et la terre, jusqu'au jour où il remonte sur un rayon du soleil aux régions pour lesquelles il a été créé. Quant

à moi, qui n'ai mêlé mon nom à ce récit que pour ne pas le laisser incomplet de quelques uns des faits dont vous aviez envie de prendre connaissance, je n'ai pas même à espérer dans l'avenir qui est assuré à mes amis, la douceur des éternelles affections et le ravissement des éternels plaisirs. Il y a des organisations, dirai-je, heureuses ou fatales, qui ne sont destinées à rien d'achevé dans ce rapide essai de notre immortalité, et devant lesquelles l'infini, répétition monotone du passé, n'ouvre point de nouvelles carrières. Les combinaisons invariables des siècles ne m'offriront jamais une

ame qui puisse m'aimer comme j'aurais voulu l'être; et ce qui me sera permis dans leur succession toujours semblable, c'est de conserver et d'entretenir le sentiment pénible d'une conscience qui a peu de reproches à se faire : plaisir calme et sérieux, qui résulte de l'absence du mal, et qui ne peut se comparer qu'au repos profond d'un bon sommeil à peine senti. Je me figure quelquefois que la souveraine justice jettera mon ame dans les limbes du monde à venir, parmi ces pauvres enfans qui n'ont goûté la vie qu'un moment dans le temps, et que Dieu n'admet point au spectacle

des voluptés célestes, parce que leur tendre ignorance ne saurait pas les comprendre. C'est ainsi que j'ai vécu sur les confins d'un enfer et d'un paradis, heureux de toutes les joies des autres, attristé de toutes leurs douleurs, mais sans douleur et sans joie qui prissent leur source dans ma propre destinée, comme le cours de la Sorgue, qui répète à sa surface des rochers formidables ou des bocages rians, sans entraîner avec lui ni bocages ni rochers, et finit par se perdre dans l'immensité des mers, où ne l'accompagne aucune des images qu'il a si longtemps bercées dans ses eaux.

Conclusion.

C'est ainsi, mon cher Gustave, c'est du moins à peu près ainsi, et autant qu'il est possible à ma plume refroidie de reproduire de pareilles impressions, que le récit du bon docteur Dubreuil vint se retracer à ma mémoire dans une des longues nuits d'insomnie qui suivirent ma dernière blessure. Quel homme n'a pas été transporté quelquefois, comme je l'étais alors, au milieu d'un monde à moitié idéal et à moitié positif, où la mémoire enflammée de toute

l'ardeur de l'imagination se renouvelle les scènes du passé avec une puissance de sentimens qui gagne en vivacité tout ce qu'elles perdent d'exactitude et de nouveautés dans la distance et dans les temps? Oh! que l'enfance était belle!... que les premières sensations d'un cœur qui apprend à se connaître ont de grace, et que la nature matérielle même réunissait de charmes et de perfections qui échappent à des organes fatigués, et qui ont besoin, pour les exciter encore, de leur apparaître dans les accès de la fièvre, ou dans les illusions des songes! N'as-tu jamais éprouvé cette sur-

prise d'un brusque réveil qui te transporte subitement à des époques depuis long-temps effacées dans la foule des jours, comme si le cours de ta vie immobile ne s'en était jamais éloigné? Tu t'ignores long-temps; tu ne sais ni le compte de tes années, ni l'ordre de tes affaires, ni les rapports qui te lient au reste indifférent des hommes. Le silence et l'obscurité te dérobent tous les objets qui pourraient te distraire de ton heureuse distraction. Si quelque bruit extérieur a frappé ton oreille, tu rêves tout à coup le murmure d'une jolie source qui baignait il y a quinze ans l'enceinte

de ta solitude, et le balancement des lilas et des coudriers qui l'ombragent, et le passage accoutumé des jeunes filles qui viennent y mirer leurs fraîches toilettes en allant à l'office du matin : à moins qu'un jet de flammes échappé de ton foyer qui rayonnera, se faisant jour à travers la cendre, sur les compartimens resplendissans des parquets, ou sur la rosace des patères dorées, ne te rappelle malgré toi l'audience d'un prince ou le dîner d'un ministre, tu te livres avec délices à l'agréable enchantement de ces idées inappréciables qu'une nouvelle existence t'avait fait perdre ; tout rajeunit

au gré de ta pensée, jusqu'au cœur glacé depuis long-temps, qui a palpité un moment contre le tien. Tu te racontes éloquemment les histoires ravissantes de l'adolescence, et le bonheur si facile que tu as dédaigné par ignorance ou par orgueil. Tu crains de t'endormir, tu crains de te réveiller. C'était à la suite d'une de ces nuits que nous avons goûtées tous les deux, qu'on vint lever mon dernier appareil, et me parler de la nécessité d'un voyage qui pouvait seul achever ma guérison. Comme il suffit de me connaître un peu pour savoir que mon cœur aime à s'attacher où il

est, je pose en fait qu'on ne m'a jamais présenté une ordonnance ou un ordre avec plus de défiance ; mais je sortais à peine de revivre dans le souvenir de ma treizième année, et je n'avais d'autre pensée que la source de la Sorgue, les lauriers, le vivier, la maison de Pétrarque, et la fosse de Raymond, et la trace de ma mère que je n'accompagnais plus. Je voulais revoir ces pauvres anges, dont l'amitié hospitalière avait adouci pour nous des momens si rigoureux ; je voulais savoir ce qu'ils étaient devenus, et comment la Providence avait racheté leurs douleurs, si elle avait

daigné les racheter sur la terre, car il y a beaucoup de choses qui ne sont pas jugées ici.

Je me dis : Eh bien !.. je verrai Dubreuil, je verrai Laure; et je partis pour Vaucluse. Pressé de quitter Avignon et tout ce qui m'éloignait de l'unique but de mon voyage, je me contentai de reconnaître ces remparts élégans, flanqués de jolies tours, qu'une histoire de France qualifie de *merveille;* la belle façade orientale du palais des Pontifes, et l'aspect imposant de leur ancienne métropole. Je n'étais pas maître de mon impatience : l'espace qui me séparait de mes amis, si long-temps

oubliés, m'importunait; et comme il y a des choses auxquelles on est impatient de toucher quand on les aperçoit de loin, et qui font naître, quand on s'en approche, une foule d'idées inquiétantes, d'incertitudes et de craintes, il arriva que la délicieuse perspective de ce pélerinage, qui avait fourni à mes veilles tant de séduisantes rêveries, s'échappa presque tout entière quand j'eus mis le pied dans la vallée. Je me demandai ce que Laure et Dubreuil étaient devenus, et quelle trace le cours du temps avait pu laisser de moi dans leur mémoire, car je n'allai pas jusqu'à craindre que

cette longue succession d'années qui s'étaient écoulées pour nous, eût changé quelques uns des aspects sous lesquels je les avais aperçus dans mon enfance, de manière à les rendre méconnaissables à mon cœur. Quoique j'aie souvent cherché sur la terre des perfections morales qui n'ont peut-être existé que dans mon imagination, je suis presque sûr toutefois de n'avoir jamais été dupe de mon enthousiasme, et de m'être trompé moins que personne sur mes premières impressions. Je m'avançai jusqu'à la fontaine de Vaucluse en m'efforçant de fixer mes pensées, et trou-

vant quelquefois que le jour s'écoulait trop rapidement pour y suffire. C'étaient les mêmes lieux, les mêmes bruits, le même air; la majesté sauvage des rochers, leurs flancs frappés de teintes rougeâtres qu'enflammaient encore les derniers rayons du soleil, et la Sorgue, réduite à sa moindre hauteur, épanchant ses eaux limpides avec un murmure si doux, sur le lit soyeux des plantes fluviatiles qu'on voyait flotter comme la chevelure ondoyante des nymphes. Hélas! dans ce tableau si présent à ma pensée, qu'était devenue ma mère!

Je t'ai déjà dit, car ma plume

anticipe volontiers sur les événemens, que cette chaumière où nous avions reçu l'accueil le plus touchant n'existait plus; mais quelques unes des pierres de sa construction en marquant encore la place, et les ruines de ce triste séjour, me rappelaient que Raymond y avait habité, que ma mère y avait lutté contre la maladie et la mort, et que je n'étais moi-même qu'une ruine du passé qui n'avait désormais plus d'utilité, plus d'ensemble, plus d'harmonies sur la terre. Je demeurai quelque temps assis parmi ces débris, avant d'apercevoir une pauvre femme très âgée qui était

à genoux à quelques pas de moi, du côté de la fontaine, et qui semblait si préoccupée par la ferveur de la prière, que j'eus lieu de juger qu'elle ne m'avait pas remarqué non plus. Cette rencontre me causa une surprise agréable, parce que je supposai aussitôt que je pourrais obtenir de cette bonne femme des renseignemens qui me dirigeraient dans mes recherches, qui m'en épargneraient le plus grand nombre, et qui me délivreraient peut-être entièrement de la fatigante anxiété dans laquelle mon esprit flottait depuis plusieurs heures. Je saisis en effet le moment où elle se levait, pour

me présenter sans affectation sur son passage, et pour m'informer auprès d'elle des motifs de la destruction de la chaumière. « Oh! « me dit-elle, on a pensé qu'elle « faisait tort à la beauté de la sour- « ce, et cela est bien possible, car « elle n'était pas aussi jolie que « commode; mais nous n'y avons « rien perdu, parce que nous n'y « étions jamais revenus depuis la « mort de M. Raymond, et que « Sœur Laure nous a donné, à « Vaucluse, une maison bien « meilleure, qui est trois fois « plus grande qu'il ne le faut pour « mon mari et pour moi. »

« Eh quoi! m'écriai-je, c'est

« vous qui demeuriez, il y a vingt « ans, dans cette maison !... »

« Oui-da, Monsieur, et nous « pouvons le dire hardiment, « mon mari et moi; car nous n'a- « vons jamais fait de tort à per- « sonne... »

Remarque donc, Gustave, que ces gens-là étaient déjà sexagénaires, si ma mémoire est fidèle, quand je suis venu à Vaucluse pour la première fois, et ma mère était si jeune et si belle ! Je ne voulus pas lui demander ce souvenir. Il m'aurait fait trop de mal. « Ainsi, lui dis-je, vous ne de- « meurez plus chez le bon docteur « Dubreuil? »

« Depuis vingt ans à peu près, « et sa maison a tant de fois changé de maîtres!... »

« Changé de maîtres, mon « Dieu! Serait-il mort?... »

« Monsieur n'est pas si bien au « fait du pays que je l'aurais cru « d'abord, puisqu'il ne sait pas « que le docteur Dubreuil est « mort. Cependant, ajouta-t-elle « en cherchant à me reconnaître « à la lueur du crépuscule, il n'y « a plus d'émigrés. »

« Parlez, parlez, ma bonne « dame! Oh! mon cœur est bien « oppressé!... »

« Si le docteur Dubreuil est « mort!... tenez,... c'était huit

« jours après le départ d'une da-
« me qui avait été malade chez
« lui, une dame étrangère qui
« perdit connaissance auprès de
« la source, et qui avait avec elle
« un fils de douze à quinze ans...
« Mon mari était là heureuse-
« ment; il aida les domestiques à
« la transporter chez nous... C'é-
« tait une excellente dame! Mais
« qu'importe à Monsieur ce que
« je lui raconte? puisque vous
« connaissez la fontaine de Vau-
« cluse et ses environs, vous ne
« manquez pas de savoir, Mon-
« sieur, que ce gouffre engloutit
« tout ce qui le touche. Nous
« avions notre unique garçon,

« qui est maintenant bien établi
« à Lisle ; Dieu le conserve ! car
« c'était un enfant craignant Dieu
« et soumis envers ses parens ;
« mais il n'y a personne de par-
« fait, et il était un peu téméraire ; dame ! il avait seize à dix-
« sept ans : c'est un défaut de
« jeunesse. Pour finir, pardon-
« nez-moi si je pleure, mais cela
« m'est bien sensible,... un jour
« qu'il y avait beaucoup de monde
« à la source, et que les jeunes
« gens, dans leurs légers habits
« de jouteurs, s'y étaient distin-
« gués à différens exercices, ils
« se défièrent à qui oserait y na-
« ger. Madame Galbert, qui était

« revenue, parce qu'elle avait un
« procès pour quelques biens que
« les nouvelles lois avaient ren-
« dus aux héritiers de M. Ray-
« mond, et qu'elle voulait rete-
« nir... Mais je parle à Monsieur
« de madame Galbert, comme si
« Monsieur pouvait la connaître;
« elle dit donc: je donne un prix à
« celui qui nagera sur le gouffre.
« Mon fils dit : Madame, je ne
« veux point de prix, mais j'y
« nagerai quand je devrais mou-
« rir. Madame Galbert était bien
« jolie! Voilà mon fils qui est sur
« le gouffre et qui fait le tour de
« la grotte, aux applaudissemens
« des assistans. Madame Galbert

« surtout était dans le ravisse-
« ment! Jugez, Monsieur, s'il
« faut jamais se prendre aux Es-
« prits : il approche du bord; il
« s'en éloigne; il revient, il est
« remporté; il tourne, il se dé-
« bat ; on croit pendant quelque
« temps qu'il joue, comme font
« les jeunes gens; on crie : Assez,
« assez! Reviens, reviens! Tout
« à coup il pousse un gémisse-
« ment : Je ne peux pas, je ne
« peux pas! le gouffre m'attire!
« je meurs!... Vous devinez bien
« que je n'y étais pas, car je serais
« morte de frayeur; mais le doc-
« teur Dubreuil y était : il s'é-
« lance, plonge, saisit mon en-

« fant, le ramène sain et sauf, le
« dépose presque demi-mort sur
« le sable, et prend pied derrière
« lui, sur ce rocher glissant que
« vous voyez pencher et s'arron-
« dir sur le gouffre... Il glisse et
« disparaît pour toujours, pour
« toujours!... On n'a jamais rien
« revu de lui, rien qu'un petit
« scapulaire qu'il portait sur sa
« chemise, car il avait ôté son ha-
« bit pour nager plus facilement.
« Ce petit scapulaire a surnagé,
« parce qu'il avait été béni à l'o-
« ratoire de Notre-Dame de Bon-
« Secours. Quant à M. Dubreuil,
« le bruit courait qu'il avait passé
« une nuit dans la caverne de

« l'Esprit, et qu'il ne pouvait pas
« finir autrement; mais c'est en
« sauvant notre fils, notre cher
« fils, qu'il est mort, et depuis
« long-temps il était déjà notre
« bienfaiteur! Aussi tous les jours
« que la Providence nous donne,
« nous prions ici pour son ame,
« dans l'espérance d'abréger ses
« épreuves dans l'autre vie, si le
« bon Dieu lui en réservait en-
« core! Seulement, depuis quel-
« ques années, nous ne venons
« plus ici que de deux jours l'un,
« mon mari et moi, parce que
« nous sommes trop vieux pour
« faire le voyage tous les jours
« ensemble; mais celui qui reste

« s'unit de cœur aux prières de
« l'autre, et de quelque endroit
« que cela vienne, tout cela va
« au ciel. »

« Personne n'a dû souffrir de
« cette perte aussi vivement que
« Sœur Laure, n'est-il pas vrai? »

« Elle n'en a pas souffert long-
« temps!... »

« Laure serait morte aussi?...
« Finissez... finissez!... »

« Hélas! Monsieur, je croyais
« que tout le monde les avait ou-
« bliés, excepté nous ;... et puis,
« vous êtes si impatient! Trois
« mois après la mort du docteur
« Dubreuil, il y eut une grande
« épidémie du côté d'Avignon. Il

« me semble qu'on appelait cela
« une fièvre pernicieuse; mais si
« M. Dubreuil avait vécu, il au-
« rait bien dit ce que c'était. De-
« puis sa mort, Sœur Laure n'a-
« vait pas paru, si ce n'est chez
« quelques malades bien pauvres
« et bien abandonnés. Le reste
« du temps elle priait Dieu. Quand
« on lui parla de cela, elle partit
« sur-le-champ, et nous passâmes
« près d'un an avant de savoir ce
« qu'elle était devenue. Le bruit
« se répandit alors qu'elle avait
« été saisie de cette fièvre, en
« soignant mademoiselle Julie
« de T... »

« Que me dites-vous là? ce

« nom doit être le même que ce-
« lui de la femme de Raymond...
« Expliquez-vous, ma bonne
« mère?... »

« C'est, comme dit Monsieur, la
« femme du pauvre Raymond!
« mais Monsieur ignore qu'elle
« s'était séparée de M. Raymond
« pour épouser M. Galbert, et
« puis elle s'était séparée de
« M. Galbert aussi; et comme
« mademoiselle Julie n'avait plus
« de nom, il avait bien fallu qu'elle
« reprît le nom de son père. C'est
« précisément dans ce temps-là
« que Sœur Laure la soigna. Tant y
« a que Sœur Laure en mourut
« comme une simple femme. Pour

« ce qui est de mademoiselle Ju-
« lie, elle guérit, et je crois, Dieu
« me pardonne, qu'elle est encore
« remariée... »

« Bien! bien!... mais que sont
« devenus les restes de Sœur Lau-
« re?... La fosse, la fosse de Sœur
« Laure, où est-elle?... »

« Ah! ah! comme le nombre
« des morts était très considéra-
« ble, on se contentait de les bé-
« nir, et on les jetait dans le Rhô-
« ne. Il n'y avait plus de bras pour
« creuser des fosses, et plus de
« place dans les cimetières... »

« Ainsi, Laure dans la mer...
« et Dubreuil... là, dans cet autre
« abîme qui n'a jamais rien rendu

« qu'un scapulaire! Dieu tout-
« puissant!... »

Je savais de cette pauvre femme tout ce qu'elle pouvait me dire; je la quittais. « Que faites-
« vous, Monsieur? s'écria-t-elle;
« reprenez, reprenez votre ar-
« gent! il n'y a plus de pauvres
« dans la vallée!... »

« Pas de pauvres dans la val-
« lée! répondis-je; et vous m'a-
« vez appris que Sœur Laure et
« le docteur Dubreuil étaient
« morts?.. »

« Ils sont morts, à la vérité,
« dit-elle; mais comme ils n'a-
« vaient plus de parens, leurs dis-
« positions étaient faites d'avan-

« ce, et ils ont laissé les pauvres « pour héritiers. »

Oh! que j'étais impatient de laisser, de ne plus revoir, tout ce qui me rappelait ceci... Mais il y a des momens où le cœur a un si grand besoin de remonter vers Dieu, de s'imaginer qu'il s'intéresse à vos douleurs, qu'il fait entrer vos prières pour quelque chose dans la combinaison de ses desseins éternels, qu'il va descendre à compter une de vos larmes... Il doit être si doux pour lui de pouvoir embrasser tous les espaces et tous les temps, d'une pensée sans effort, d'aimer tout ce qu'il aperçoit, et de rendre

heureux tout ce qu'il aime !.....

Ne va pas à Vaucluse, Gustave, sans songer à moi !... mais occupe-toi surtout de Sœur Laure et du pauvre Dubreuil, et ne traîne pas, sur la foi des itinéraires, ta curiosité servile, entre deux rangs de rochers monotones qui aboutissent à une source. Tous les monumens que la mémoire des hommes a érigés à mes amis sont par de là ce *château de Pétrarque,* dont les promeneurs n'essaient jamais la route sans renommée et l'accès difficile. Visite l'antique chapelle de Saint-Véran, et le doux vallon de Galas, gracieux et frais comme le

lait des brebis, qui lui a prêté son nom. Cherche sous les forêts de chênes et d'oliviers qui le couronnent, une pierre, deux pierres, qu'une main mal assurée a placées au hasard sur des appuis incertains. Il y en a une qui porte le nom de Soeur Laure, une autre qui porte le nom de Paul Dubreuil; relève-les, si elles ont été renversées par l'orage, ou bien dégage et rajeunit les caractères irréguliers de leur simple inscription, s'ils commencent à disparaître sous la mousse. Ton cœur trouvera, j'en suis sûr, autant de charmes à ce pélerinage qu'à celui qui attire la foule des

voyageurs. Les souvenirs de la vertu valent bien ceux du génie.

Adieu, Gustave!

Notes.

NOTES.

Le seul mérite de ce petit ouvrage consistant dans l'exactitude respectueuse avec laquelle on s'y est conformé aux faits de tradition et de localité, on a jugé convenable d'y ajouter quelques éclaircissemens pour les lecteurs qui seraient curieux de comparer ces notions avec celles qui se trouvent recueillies dans les itinéraires les plus répandus.

« La fontaine poétique illustrée par les amours de Pétrarque, etc. » Tom. I, p. 15.

La description de la fontaine de Vaucluse est partout. Empruntons à un voyageur instruit quelques obser-

vations moins communes : « Il ne « manque pas de systèmes, dit-il, sur « l'origine de la fontaine de Vaucluse, « mais de toutes les conjectures qu'on « a formées sur l'origine des eaux qui « alimentent cette noble source, il n'y « en a peut-être point de plus naturel- « les et de plus fondées que de suppo- « ser que les eaux de Vaucluse vien- « nent des Alpes, et que le mont Ven- « touse en est le réservoir.—En jetant « les yeux sur les Basses Alpes du côté « de Gap, il n'est pas difficile de s'a- « percevoir que ces montagnes colos- « sales, qui sont situées sur la ligne « orientale du mont Ventouse, et qui « y tiennent par une chaîne non in- « terrompue, doivent amener au Com- « tat d'Avignon quelque source abon-

« dante. Quand vous voyagez dans le
« Vivarais, et que vous allez du bourg
« Saint-Andriol à Viviers et au Teil,
« si vous regardez au levant, vous êtes
« frappé de l'exacte correspondance
« de ces montagnes légèrement incli-
« nées les unes sur les autres en forme
« d'aqueduc, et tellement rappro-
« chées que leurs pieds se touchent.
« Il y a lieu d'être surpris que tant de
« savans observateurs qui ont décrit
« en différens temps la fontaine de
« Vaucluse, n'aient pas plus appuyé
« sur cette conjecture qui paraît équi-
« valente à la certitude même ; car
« puisqu'il sort de la cime même du
« mont Ventouse une fontaine [1] qui

[1] La fontaine de Seyor, qui jaillit presque du sommet du mont Ventouse.

« ne peut y être amenée que par les
« monts supérieurs, pourquoi la fon-
« taine de Vaucluse serait-elle seule
« exempte des lois générales de l'hy-
« draulique? Pense-t-on que les Alpes
« orientales, montagnes gigantesques
« au dessous desquelles cette contrée
« est située, ne reçoivent pas, des pluies
« et des neiges, assez d'eau pour ali-
« menter la fontaine de Vaucluse? Pour
« moi, quand je jette les yeux sur ces
« monts qui, dans la direction de
« l'est à l'ouest, ne donnent naissance
« à aucune rivière, ni à aucun lac con-
« sidérable, je serais surpris que cette
« fameuse source n'existât point... —
« Quelques voyageurs prévenus ont
« trouvé à Vaucluse un admirable ar-
« rangement de rochers. Ils ont dit

« qu'il semblait que la nature, sensible
« à la beauté de son ouvrage, se fût
« épuisée à la décorer. Ils y ont trouvé
« des pyramides, des obélisques, tout
« ce que l'architecture offre de plus
« rare, placé dans un ordre sublime et
« dans cette gradation qui ménage le
« plus de surprises frappantes. Cela est
« bon pour l'enthousiaste, mais l'hom-
« me qui voit des yeux d'une admira-
« tion raisonnable, n'y trouvera qu'un
« beau désordre, un bouleversement
« qui charme et qui épouvante, un su-
« blime chaos. Figurez-vous, au fond
« du tableau, un rocher en façade de
« soixante pieds d'élévation, non seu-
« lement très escarpé, mais surplom-
« bant même si fort, que, lorsque vous
« êtes au pied, vos yeux n'osent en

« chercher la cime; à droite et à gau-
« che, d'énormes blocs de granit cre-
« vassés qui semblent pendre en rui-
« nes, le ciel, un vaste bassin, l'onde
« qui écume et mugit, voilà tout
« le spectacle que présente Vaucluse
« dans l'élévation de sa source. —
« Quand cette fontaine est basse, elle
« offre l'image de l'Averne. Une dou-
« ble caverne dont l'intérieur est
« formé par l'excavation du rocher,
« et la plus enfoncée par une espece
« de tuf grisâtre; une mousse noirâtre
« qui couvre les rochers placés à l'en-
« trée de la Sorgue; la rivière qui
« n'est plus alimentée que par un filet
« d'eau qui s'échappe du bassin pour
« couler au dessous des cascades, et
« par quelques issues latérales situées

« à droite et à quelque distance du
« cratère : un triste silence qui n'est
« interrompu que par le cri de l'éper-
« vier ou le chant lugubre des hiboux :
« voilà l'effrayant contraste qu'offre
« cette fontaine célèbre dans ses plus
« hautes crues et dans le plus grand
« abaissement de sa source. — Pour
« juger combien ce dernier coup d'œil
« est affreux, il faut descendre sur le
« bord de la fontaine quand elle est
« basse, et regarder en haut. Vous n'a-
« vez pas regardé une minute, que
« vous éprouvez des vertiges, et que
« vous êtes obligé à baisser les yeux,
« pour ne pas courir le risque de tom-
« ber à la renverse dans ce gouffre
« sans fond. — Une cause particulière
« de l'impression que fait, sur les ames

« sensibles, le spectacle de la fontaine
« de Vaucluse, c'est l'opposition qui
« résulte du bouleversement de la na-
« ture et de ses merveilles, de ce
« qu'elle a de plus affreux avec ce
« qu'elle a de plus riant. Oppressé de
« l'aspect de ces rochers escarpés, du
« pied desquels jaillissent des eaux si
« pures et si abondantes, de ces masses
« énormes, de ces blocs suspendus sur
« sa tête, le voyageur jette les yeux
« sur le vallon émaillé, où les eaux de
« cette source furieuse coulent avec
« moins de fracas, et cette perspective
« lui dilate le cœur : il se trouve, pour
« ainsi dire, placé entre le trouble et
« la sérénité, la crainte et l'espérance.
« — La Sorgue coule toujours à
« plein lit : et, au plus fort de l'été,

« les riverains s'aperçoivent à peine
« qu'elle ait diminué ; ce qui n'est
« pas un des moindres phénomènes
« de cette source merveilleuse. »

« Sur la place qu'elle occupait, s'élève aujourd'hui un de ces monumens petits et mesquins, etc. » Tom. I, pag. 18.

Les fondateurs de ce monument ont été animés sans doute par un sentiment tres louable ; il est seulement malheureux qu'ils n'aient pas été mieux inspirés. C'est, comme il est dit dans la *Nouvelle*, une colonne de quelques coudées, dont les proportions grêles et chétives semblent se réduire encore de l'effet du contraste des grandes masses qui l'entourent. L'inscription A PÉTRARQUE, est d'autant plus mal

trouvée qu'elle trahit la prétention d'une concision éloquente, sans rien dire au cœur du voyageur, qui cherche dans ce lieu la mémoire d'un sentiment, et non pas une froide consécration littéraire. On a peine à comprendre que le nom de Laure ne se soit pas présenté à l'académicien et à l'artiste qui jugeaient convenable de confier au marbre les titres d'immortalité de la fontaine de Vaucluse. Le ton blafard de la pierre blanche dont est construit ce prétendu monument, formait d'ailleurs la disparate la plus choquante avec les teintes chaudes et vigoureuses des rochers environnans, avant que les crues de la Sorgue l'eussent revêtu, dans une grande partie de sa hauteur, d'une couche épaisse

de mousse noirâtre, qui lui donne la seule apparence de solennité dont il soit susceptible, celle d'une vétusté respectable; et comme si la nature avait pris à tâche de réformer les bévues de l'art, l'inscription est la première chose qui ait disparu sous les progrès anticipés du temps. Il est évident que si cette colonne rappelle quelque chose du souvenir de Pétrarque, c'est depuis qu'elle ne le nomme plus.

Un savant, dont nous partageons l'opinion, regrette qu'on n'ait pas tracé pour tout monument, sur un des rochers de Vaucluse, cette description de Pétrarque, qui peint si exactement et si poétiquement les eaux de la fontaine, la couleur vive et pure de ses ondes, qui paraissent rouler sur un

lit d'émeraudes, et le caractère imposant et sublime de la voûte naturelle qui couvre leur source :

..... Mons horridus auras
Excipit ad nimbos, et in æthera conditus exit.
Ima tenent fontes nympharum mobile regnum;
Sorgia surgit ibi, quærulis placidissima in undis,
Et gravidas præducit aquas : spectabile monstrum
Alvens hic viridis, vitreos tegit amne smaragdos.
Hic mihi saxosæ est rigidus telluris agellus.

« Habitation qu'une tradition respectée présente comme élevée sur l'emplacement de l'ancienne demeure de Pétrarque, et où l'on montrait encore à cette époque de vieux lauriers qu'il avait cultivés, les eaux d'un frais vivier creusé de ses mains, etc. » Tom. I, p. 37.

Cette maison, maintenant occupée

par de pauvres paysans, est placée sur la rive gauche de la Sorgue, dans un terrain bas. Sa situation peut se rapporter à cette description de Pétrarque, dont l'application serait difficile d'ailleurs dans le reste de la vallée.

Quelle fenestra ove l' un sol si vede
Quando a lui piace e l' altro in su la nona
E quelle dove l' acre freddo suona
Ne brevi giorni, quando bocca l' fiede
E'l sasso ove a' grandi pensosa siede
Madonna, etc.

Sonnet 79.

On ne sait pourquoi Alfiéri a pensé qu'il était ici question d'une des fenêtres de Laure, puisque rien n'annonce que Pétrarque ait jamais occupé l'appartement de Laure en son absence. Le rocher dont il est parlé dans le se-

cond quatrain, et au pied duquel était creusé ce petit vivier dont il reste encore quelques vestiges, donne la plus grande authenticité à cette tradition, par sa position remarquable, qui devait en effet préserver le poète des intempéries de l'air, du seul côté où il y fût exposé, comme il le dit dans ses Lettres. Aussi sa muse, malheureusement trop peu descriptive, s'est souvent plu à le rappeler.

Cui spiasse canzon (*dit-il*),
Quel eh io fa, tu po dir : sotto un gran sasso
In una chiusa valle ond' esce Sorga
Si sta : 31.

Il écrit à Guillaume de Pastrengo, orateur de Vérone : « Rappelez-vous « ce champ couvert de pierres, que

« vous avez bien voulu m'aider à dé-
« fricher ; vous y verriez à présent
« un jardin émaillé de fleurs ; *il est*
« *borné d'un côté par la Sorgue, et de*
« *l'autre par des rochers fort élevés*
« *au couchant.* » *Epist.* 3, *carm. lib.* III.
Guillaume de Pastrengo se représente, dans sa réponse, les douceurs de la vie de Pétrarque ; il trace le tableau de sa matinée, et il ajoute : « Ensuite,
« pour éviter la grande chaleur, *vous*
« *entrez dans cette vallée* qui porte à
« juste titre le nom de Vaucluse. » *Var epist.* 38. La maison de Pétrarque devait donc être à l'entrée de la vallée. Il est probable, au reste, qu'il n'y a jamais eu de champ défriché, à cette époque, sur un point plus rapproché de la source, et nous venons d'enten-

dre Pétrarque parler du champ agreste qu'il y cultivait.

Hic mihi saxosæ est rigidus telluris agellus.

Il est douteux que nos contemporains aient pu voir encore le laurier de Pétrarque; mais les bonnes gens qui montrent, sans en comprendre l'intérêt, ces curiosités mémorables, indiquent, d'un geste assuré, l'endroit où il était planté, et ce mensonge naïf, ou cette vérité équivoque, ne laisse pas l'esprit et le cœur sans émotion. Un sonnet charmant (le 116e), sert au moins d'autorité au *cicerone*.

Non Tesin, Pô, Varo, Arno, Adige e Tibro,
Eufrate, Tigre, Nilo, Ermo, Indo e Gange,
Tana, Istro, Alfeo, Garonna e'l mar che frange
Rodano, Ibero, Ren, Senna, Albia Era, Ebro.

Non edra, abete piu, saggio, ognebro
Poria l' foro allent che'l cor tristo ange
Quant' un bel rio el' ad ogni or meco piange,
Con l' arhoseel che'n rime orno e celebro
Quest un sonorso trovo tra gli assalti
D' amore, onde couven che annoto viva
La vita che trapassa a si gran salti.

Cosi eresea l'bel Lauro in fresca riva
E chi l' pianto pensier leggiadri ed alti
Nella dolce ombra al suon dell' aque scriva.

« Le jeune comte Mornas, alors possesseur d'une fortune considérable, et maître de ce château, dont les ruines couronnent encore la montagne. »

Il est presque inutile de dire que le nom de ce personnage, emprunté à des localités voisines, qui sont très curieuses et très pittoresques, n'est point histo-

rique dans ce récit, où il n'a même été employé que parce qu'on a supposé qu'il n'existait plus. Si la propriété du château de Vaucluse est jamais revendiquée, nous n'avons aucun titre pour l'attribuer à cette famille à l'exclusion d'une autre, et nous resterons étrangers au procès. Tel est toutefois l'empire des souvenirs, que ces ruines ont conservé pour les voyageurs et pour le peuple le nom si spécieux de *Château de Pétrarque.* Parmi les savans qui passent leur vie à explorer ces doctes antiquités, il en est plusieurs qui voient dans le prétendu *château de Pétrarque*, une ancienne maison de campagne des évêques de Cavaillon; d'autres le regardent comme une forteresse, et, à juger de son ancienne

destination par son aspect extérieur, c'est-à-dire par le peu d'élévation des murs, par les créneaux qui les couronnent, par le jour rare qui doit les éclairer, on serait volontiers de ce sentiment. Au reste, cette partie du pélerinage de la fontaine de Vaucluse, qui en est la plus intéressante, en est aussi la plus dédaignée. Les voitures n'arrivent point à cette cime escarpée; les dames se gardent bien d'y gravir dans des chemins pierreux et difficiles, et les érudits qui y sont parvenus écrivent pour peu de monde.

Pétrarque a décrit ce noble séjour dans une églogue latine, où il converse avec Laure sous des noms allégoriques, s'il faut en croire quelques uns de ses scholiastes.

Imperiosus apex dare circum jura videtur.
Collibus et cœlo sylvas disputat opertas.

Dare jura est, en poésie, une expression tout-à-fait classique, et rappelle l'amour de Pétrarque pour son Virgile [1]. Dans l'immense fortune littéraire de Pétrarque comme poète italien, s'est évanouie la double renommée du poète latin et du philosophe. Cependant rien de plus ravissant au monde que quelques unes de ces compositions qu'on ne lit plus. Il y a une de ses églogues latines où le poète cherche à séduire une muse qu'il appelle Daphné, parce que ce nom est celui du *laurier* et de *Laure*, et la nymphe se défend de ses amours avec une

[1] His dantem jura Catonem. *Æneid.*, 8.

grace charmante, parce qu'elle est réservée à Apollon. Il faut être bien avancé en poésie pour concevoir quelque chose de plus délicieux que cette rivalité entre le poète et le dieu. « Oh! « lui dit-elle, je me souviens avec dou- « leur que ma beauté a été souvent « aux regards de tous les autres hom- « mes, et qu'elle a fait le tourment de « ceux qui m'ont aimée. Phébus lui- « même la préférait à toutes choses, « lui, si beau de sa chevelure d'or, de « l'air imposant de ses sourcils, de son « divin talent sur sa lyre, de la gloire « immortelle de Jupiter son père, qui « redescend sur lui. Il partit rebuté, « fâché; il pleura. Maintenant je suis « punie de sa colère dans ces rochers « qui me servent de prison. Heureu-

« sement les nymphes m'aiment, elles « m'accueillent, elles me caressent « dans leurs grottes. Qui es-tu, toi, « que je ne connais point pour m'avoir « fait oublier jusqu'à la voix des nym- « phes et jusqu'à l'amour d'Apollon? »

❀

« Cette colline aride et sauvage que surmontent les murailles ruineuses de l'ancien château de Gardagne. »

Le village de Gardagne est situé à peu près à moitié chemin d'Avignon à Vaucluse, sur la gauche de la route la plus fréquentée, au revers d'une montagne dont l'aspect est effectivement fort âpre et fort triste, et contraste

avec la riante beauté des plaines environnantes.

❀

« Une vierge..... dont la statue d'argent pur enrichissait naguères une des somptueuses chapelles de l'église de Lisle. »

L'église de Lisle a été renommée de tout temps par cette pompe intérieure qui est plus propre aux églises d'Italie qu'à celles de France. La situation de Lisle est charmante, et un écrivain, que nous avons déjà cité, ne craint pas de la comparer à celle du Paradis terrestre; il la trouve plus admirable que celle de Cavaillon, célèbre par ses antiquités, parce que c'est la nature qui y a tout fait; et il ajoute dans un style

un peu ambitieux, surtout pour un érudit : « Les deux branches mères de « la fontaine de Vaucluse, semblables « à deux grandes rivières, y embras- « sent les extrémités d'un cours su- « perbe, fuient avec fracas à travers « les prairies, et vont, après s'être ra- « mifiées en cent façons, et avoir mû « un grand nombre d'usines, se per- « dre avec orgueil, par deux grandes « bouches, dans le Rhône, honteux de « recevoir un si beau tribut d'une sim- « ple source. »

Lisle tire certainement son nom de sa position au confluent de deux branches de la Sorgue, qui l'entourent d'une magnifique ceinture. C'est une ville riche de son industrie, et particulièrement de la culture de la ga-

rance. On doit cette importation précieuse à Jean Allent, Persan de naissance, qui est mort de misère au milieu d'un peuple adoptif, dont il avait doublé les ressources et la prospérité. On lui a consacré un petit monument dans le cabinet d'histoire naturelle d'Avignon. Nous souhaitons sincèrement qu'il ne soit pas vrai que sa fille ait été réduite à y demander un lit à l'hôpital.

❀

« Pressée de quitter Avignon..., je me contentai de reconnaître ses remparts élégans, flanqués de jolies tours, qu'une histoire de France qualifie de *merveille*, etc. » Tome II, p. 140.

Ils ont été bâtis sous le pontificat d'Innocent VI et d'Urbain V.

« La belle façade orientale du palais des pontifes, et l'aspect imposant de leur ancienne métropole, etc. » Tom. II, p. 140.

« Le portique de cette métropole, « dit notre savant Avignonais, a tou- « jours passé pour appartenir à un « ancien temple d'Hercule. Les colon- « nes de ce portique sont d'ordre « composite; les unes ont leurs chapi- « teaux ornés de feuilles d'Acanthe « mêlées avec des raisins, les autres « terminées par des volutes. Le goût « des artistes paraît surtout dans la « variété des ornemens des fûts, et « l'ouvrage est si bien conservé, qu'on « ne lui donnerait pas trois siècles. « L'intérieur de l'église, qui doit sa « fondation au grand Constantin, n'est

« pas moins intéressant que le dehors;
« le chœur, peint par Simon de Sien-
« ne, qui y employa l'outre-mer, et
« d'autres couleurs très vives, est
« éclairé par un dôme hardi, que l'on
« regarde comme un des plus beaux
« morceaux de l'architecture gothi-
« que. » Sans se rendre garant de toutes les hypothèses de l'auteur, on ne peut s'empêcher de partager son opinion sur l'effet général du monument. Parmi les circonstances qui en augmentent encore l'imposante dignité, il faut compter avec lui cette triste et majestueuse décoration des tombeaux, qui nulle part, peut-être, ne parlent à l'ame avec plus de puissance. C'est l'épitaphe du cardinal de Grinaldi, c'est la modeste sépulture

de Benoît XII, et dans le chœur, à gauche de la nef, les beaux restes du superbe mausolée de Jean XXII : là repose l'abbé de Crillon, archevêque de Narbonne, dont un panégyriste un peu emphatique exagéra sans doute les qualités, dans l'inscription tumulaire qui porte ces mots : *Periit vir magnus et gloria Occitaniæ descendit cum illo*. Ailleurs, un homme du même nom, mais dont la mémoire est plus populaire, a obtenu ce noble éloge, dont on excuse le tour trop moderne en faveur du sentiment qu'il exprime :

ICI REPOSE LE COEUR DE L'ILLUSTRE CRILLON,
SURNOMMÉ LE BRAVE PAR LES BRAVES EUX-MÊMES.
HENRI IV L'AIMA : LES PAUVRES LE PLEURÈRENT.

Ces tombeaux ne sont maintenant

que des cénotaphes consacrés à des ombres absentes. Quelques malheureux qui s'appelaient le peuple, en 1793, non contens d'avoir pillé le riche trésor des papes, enfermé sous une triple grille de fer, se persuadèrent qu'ils en avaient caché une partie dans leur cercueil, et indignés de n'y découvrir que des ossemens au lieu d'or, ils se vengèrent sur les cadavres. Il faut retourner au cabinet d'histoire naturelle, pour trouver un monument touchant, consacré à une gloire utile, celle du sage médecin Calvet, peu connu dans le reste de l'Europe, mais qui a enrichi sa patrie de bienfaits impérissables.

Quant au tombeau de la Laure de Pétrarque, dont il semble qu'il devrait

être question ici, il est depuis quelques années l'objet d'une controverse, heureusement plus curieux que sérieux. La famille de *Sade*, qui réclamait cette héroïne, le plaçait aux cordeliers d'Avignon, et François Ier avait consacré cette prétention par des vers délicieux. C'est beaucoup qu'un roi soit poète; il n'est pas obligé à être philologue. M. l'abbé Castaing de Persignan, conservateur des musées de la ville d'Avignon, place la sépulture de Laure à Galas, parce qu'il la fait sortir de l'illustre maison des *Baux*, qui était à la vérité plus distinguée du temps de Pétrarque que la maison de *Sade*, et qui méritait mieux le témoignage caractéristique qu'il lui rend, dans son *Epître au cardinal Colonne*.

Sanguine nota vetusto.

Il est vrai de dire que la question n'est plus là, et qu'on ne s'informe guère plus de la noblesse de Laure, que de celle de Corinne de Lesbie. Tout ce que la postérité saura de ces heureuses femmes, c'est qu'elles auront été aimées par des poètes.

❀

« Vous ne manquez pas de savoir, Monsieur, que ce gouffre engloutit tout ce qui le touche, etc. » Tom. II, p. 149.

Il est de tradition dans la vallée que la bouche immense de la Sorgue absorbe les corps les plus légers, une paille, une plume qu'on jette sur sa

surface, et quoiqu'il n'y ait rien de plus facile que de démentir par l'expérience ce fait, qui n'a jamais pu être qu'accidentel et passager, on enleverait difficilement cette idée au peuple : il a tant de peine à croire ce qu'il voit. Une autre expérience très commune et très contradictoire, prouve que les corps lourds mettent beaucoup de temps à y descendre, au moins relativement à ce qu'on observe partout ailleurs. L'œil y suit distinctement une pierre, et l'esprit peut lier un certain nombre d'idées pendant qu'elle descend. Il y a même un moment où elle paraît plutôt suspendue que tombante, et, si ce n'est pas un effet d'optique, il faut en chercher la cause dans le flux des courans impétueux qui se

brisent à cette hauteur, et qui vont filtrer plus bas, entre les rochers par lesquels la Sorgue est continuellement entretenue, comme nous l'avons fait observer tout à l'heure, avec une abondance toujours égale. Quoi qu'il en soit du préjugé dont nous venons de parler, il n'est pas au devoir des jeunes gens et même des enfans qui le bravent, et qui nagent sans accident sur cet abîme, où l'exercice de la natation doit être en effet plus facile que sur une masse d'eau moins intense; mais la curiosité des hommes qui croient le moins au merveilleux, tient compte à ceux qui osent le tenter d'un courage dont ils n'admettent cependant pas le danger. Ce qui est un peu moins surprenant, c'est que la fontaine de Vau-

cluse soit un rendez-vous pour les suicides. Il est difficile de concevoir l'idée d'un site plus mélancolique et qui soit plus propre à porter une ame faible au coupable et honteux besoin de mourir.

❀

« Visite l'antique chapelle de Saint-Véran et le doux vallon de Galas, etc. » Tom. II, p. 161.

Mox area sacra
Fontis retro arxque alta domant : hue prisca lactat
Sylva virens dulcesque oleæ; gremioque deorum,
Clara ferens roseum pomum stat Laurea virgo.
Hæc matrona fuit hostis quæ lacta remoti
Vimineis calathis templo, aurea poma sacravit.
Mira loquar supra fidens, sic carmina vidi

Et dominum pariter qui æqua bovis atque leonis
Hispanam nostram modulatur voce juvantem.

PETRARCH.

Comme il ne s'agit pas ici de philologie, c'est en passant que l'on remarque la singulière interprétation d'un des plus récens traducteurs de Pétrarque, qui explique ainsi cette dernière phrase :

« Je raconte des choses mémorables « dont je suis sûr; car j'ai vu, dans ce « lieu même, le poème et le seigneur « qui a chanté notre Espagnole triom- « phante, avec la voix *du lion et du* « *taureau.* »

Il fallait dire : « *Avec la voix évan-* « *gélique de ces deux historiens des cho-* « *ses sacrées, dont la sublime éloquence a*

« *un lion et un taureau pour emblème.* »
C'était évidemment la pensée de Pétrarque, et il ne pouvait pas en avoir d'autre.

Quelque chose de mieux encore, c'était de ne pas traduire des vers d'ailleurs très médiocres, que nous n'aurions pas cités, s'ils ne rappelaient les plus belles antiquités et les souvenirs les plus négligés de Vaucluse.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

TABLE

DU TOME SECOND.

	Pag.
Continuation du Récit	1
Conclusion	134
Notes	167

FIN.

J. PINARD, IMPRIMEUR ET FONDEUR,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.